

Épreuve anticipée de FRANÇAIS ORAL
- DESCRIPTIF DES LECTURES ET ACTIVITÉS -

SCOLAIRE - PREMIÈRE

- à compléter en MAJUSCULES -

série	L
division de classe *	601
* code division de classe utilisé pour les inscriptions sur Inscrinet (code à trois chiffres commençant par 6 ou bien codification interne)	
nom de l'établissement	LYCÉE ALAIN-FOURNIER
localité	BOURGES

CONFORME AU DESCRIPTIF REMIS A L'ELEVE ET SIGNE PAR LE CHEF
D'ETABLISSEMENT



SÉQUENCE N° 1 : ÊTRE FEMME : VERS L'ÉMANCIPATION

Objet(s) d'étude : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation, du XVe siècle à nos jours

Problématique : *En quoi la littérature reflète-t-elle les efforts d'émancipation des femmes et leurs obstacles ?*

PREMIÈRE PARTIE : L'EXPOSÉ

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :▪ **Groupement de textes :**✓ **MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, II, 7, 1672**Extrait de « *Chrysale*. Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate, [...] à « *Bélise*. [...] Et de confusion j'abandonne la place. »✓ **CHODERLOS DE LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, 1782, manuel p. 252-253**✓ **George SAND, *Indiana* III, 21, 1832**

Extrait de « Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur [...] car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées. »

✓ **Annie ERNAUX, *La femme gelée*, 1987**

Extrait de « Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. [...] et nous dodine tendrement, innocemment. »

SECONDE PARTIE : L'ENTRETIEN

Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :

- ✓ Analyse de portraits de femmes qui s'émancipent : Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt, Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Georges Sand, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras.
- ✓ Analyse des arguments misogynes
- ✓ Contexte historique et juridique du XVII au XXème sur l'émancipation des femmes

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive○ **Œuvres complètes :**

- ✓ Simone DE BEAUVOIR, *La femme indépendante, extraits du Deuxième sexe (1949)*, 2008
- ✓ Marguerite DURAS, *Un Barrage contre le Pacifique*, 1950
- ✓ Driss CHRAÏBI, *La Civilisation, ma Mère!...*, 1972

○ **Textes sur l'émancipation des femmes :**

- ✓ MOLIÈRE, *L'École des Femmes*, III, 2, 1662,
- ✓ LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, 1694, chapitre « Des Femmes », 49 (VII)
- ✓ Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Emile ou de l'éducation*, 1762, extrait
- ✓ CHODERLOS DE LACLOS, *Discours sur la question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne : Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?*, 1783, extrait
- ✓ Olympe DE GOUGES, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791, (manuel p. 258-259)
- ✓ George SAND, *Aux membres du comité central*, 1848, extrait
- ✓ Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary* II, 12, 1857, extrait
- ✓ Guy DE MAUPASSANT, *Bel-Ami*, I, 8, 1885, extrait

○ **VIDÉOS**

- ✓ Macha Makeïeff, *Trissotin ou les Femmes Savantes*, (2016), extraits
- ✓ [Simone de Beauvoir : pourquoi je suis féministe](#), 06 avril 1975
- ✓ Virginie Linhart, *Simone de Beauvoir, On ne naît pas femme...*, 2007
- ✓ Secrets d'Histoire, *Les femmes dans la Révolution*, 12/07/2016, extraits
- ✓ Secrets d'Histoire, *George Sand, libre et passionnée*, 02/08/2016

○ Activités complémentaires :

- ✓ Conférence d'Olivier Marchal,
- Être femme au XVIIIème siècle*

L.A. 1. Molière, *Les Femmes savantes*, II, 7, 1672

Au cours d'une discussion, Chrysale éclate de colère ici et reproche à sa femme Philaminte de négliger le bon sens au profit de ses études et de son admiration pour Trissotin, un pédant.

Chrysale. Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,

Que je lève le masque, et décharge ma rate :
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur ...

Philaminte. Comment donc ?

Chrysale. C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,

Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir ;
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison :

L'un me brûle mon rôl en lisant quelque histoire ;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
À cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse).
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées ;
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.
Philaminte. Quelle bassesse, ô ciel, et d'âme, et de langage !
Bélise. Est-il de petits corps un plus lourd assemblage !
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois !
Et de ce même sang se peut-il que je sois !
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et de confusion j'abandonne la place.

George Sand, *Indiana* III, 21, 1832

Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur, il changea tout d'un coup de visage et de ton, et se trouva contraint devant elle, maté par la supériorité de son caractère. Il essaya alors d'être digne et froid comme elle ; mais il n'en put jamais venir à bout.

— Daignerez-vous m'apprendre, madame, lui dit-il, où vous avez passé la matinée et peut-être la nuit ?

Ce peut-être apprit à madame Delmare que son absence avait été signalée assez tard. Son courage s'en augmenta.

— Non, monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire.

Delmare verdit de colère et de surprise.

— En vérité, dit-il d'une voix chevrotante, vous espérez me le cacher ?

— J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question.

— Je n'en ai pas le droit, mille coulevres ! Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi ? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille ? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton ? Cela vous sied bien, femmelette !

— Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme; mais sur ma volonté, mon- sieur, vous ne pouvez rien, Dieu seul peut la courber et la réduire. Cherchez donc une loi, un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise sur elle ! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir le vide !

— Taisez-vous, sottise et impertinente créature; vos phrases de roman nous ennuient.

— Vous pouvez m'imposer silence, mais non m'empêcher de penser.

— Orgueil imbécile, morgue de vermisseau ! vous abusez de la pitié qu'on a de vous ! Mais vous verrez bien qu'on peut dompter ce grand caractère sans se donner beaucoup de peine.

— Je ne vous conseille pas de le tenter, votre repos en souffrirait, votre dignité n'y gagnerait rien.

— Vous croyez ? dit-il en lui meurtrissant la main entre son index et son pouce.

— Je le crois, dit-elle sans changer de visage.

Ralph fit deux pas, prit le bras du colonel dans sa main de fer, et le fit ployer comme un roseau en lui disant d'un ton pacifique :

— Je vous prie de ne pas toucher à un cheveu de cette femme.

Delmare eut envie de se jeter sur lui ; mais il sentit qu'il avait tort, et il ne craignait rien tant au monde que de rougir de lui-même. Il le repoussa en se contentant de lui dire :

— Mêlez-vous de vos affaires.

Puis, revenant à sa femme :

— Ainsi, madame, lui dit-il en serrant ses bras contre sa poitrine pour résister à la tentation de la frapper, vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l'île Bourbon, vous voulez vous séparer ? Eh bien, mordieu ! moi aussi...

— Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c'était ma volonté ; ce ne l'est plus ce matin. Vous avez usé de violence en m'enfermant dans ma chambre: j'en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver que ne pas régner sur la volonté d'une femme, c'est exercer un empire dérisoire. J'ai passé quelques heures hors de votre domination ; j'ai été respirer l'air de la liberté pour vous montrer que vous n'êtes pas moralement mon maître et que je ne dépends que de moi sur la terre. En me promenant, j'ai réfléchi que je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage ; je l'ai fait de mon plein gré. Mon cousin m'a accompagnée ici, et non pas ramenée. Si je n'eusse pas voulu le suivre, il n'aurait pas su m'y contraindre, vous l'imaginez bien. Ainsi, monsieur, ne perdez pas votre temps à discuter avec ma conviction ; vous ne l'influencerez jamais, vous en avez perdu le droit dès que vous avez voulu y prétendre par la force. Occupez-vous du départ; je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me condamner, mais je n'obéirai jamais qu'à moi-même.

— J'ai pitié du dérangement de votre esprit, dit le colonel en haussant les épaules.

Et il se retira dans sa chambre pour mettre en ordre ses papiers, fort satisfait, au dedans de lui, de la résolution de madame Delmare, et ne redoutant plus d'obstacles ; car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées.

Annie Ernaux, *La femme gelée*, 1987

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis,

pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multi-couleurs, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée. Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence

et sciences po en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis. Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

Texte 1. Molière, *L'École des Femmes*, III, 2, 1662,

Arnolphe : Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage:

A d'austères devoirs le rang de femme engage;

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,

Pour être libertine et prendre du bon temps.

Votre sexe n'est là que pour la dépendance:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité;

L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;

L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne;

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,

Montre d'obéissance au chef qui le conduit,

Le valet à son maître, un enfant à son père,

A son supérieur le moindre petit frère,

N'approche point encor de la docilité,

Et de l'obéissance, et de l'humilité,

Et du profond respect où la femme doit être

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Texte 2. Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, 1694, chapitre « Des Femmes », 49 (VII)

« Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins. On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde. »

Texte 3. Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile ou de l'éducation*, 1762

« Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle

s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait le prix des denrées ; elle en connaît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes ; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers. »

Texte 4. Choderlos de Laclos, *Discours sur la question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne : Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?*, 1783 :

En 1783, l'Académie de Châlons-sur-Marne propose un concours (le fait est courant en ce XVIII^e siècle philosophe, et le Discours sur l'inégalité de Rousseau était la réponse à une question proposée par l'Académie de Dijon) avec la question suivante : « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? ». Laclos n'enverra jamais sa réponse.

« [...] Ô femmes ! approchez et venez m'entendre. Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par une longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants mais commodes aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. *Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs.* Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du noble désir de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. »

Texte 5. Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791, manuel p. 258- 259

Texte 6. George Sand, *Aux membres du comité central*, 1848

« En attendant que la loi consacre cette égalité civile, il est certain qu'il y a des abus exceptionnels et intolérables de l'autorité maritale. Il est certain aussi que la mère de famille, mineure à 80 ans, est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribué au mari son droit de refus de souscrire aux conditions matérielles du bonheur de la femme et des enfants, son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, celui de les corrompre par de mauvais exemples ou de mauvais principes, en leur donnant ses maîtresses pour gouvernantes comme cela s'est vu dans d'illustres familles; le droit de commander dans la maison et d'ordonner aux domestiques, aux servantes surtout d'insulter la mère de famille ; celui de chasser les parents de la femme et de lui imposer ceux du mari, le droit de la réduire aux privations de la misère tout en gaspillant avec des filles le revenu ou le capital qui lui appartient, le droit de la battre et de faire repousser ses plaintes par un tribunal si elle ne peut produire de témoins ou si elle recule devant le scandale; enfin le droit de la déshonorer par des soupçons injustes ou de la faire punir pour des fautes réelles. Ce sont là des droits sauvages, atroces, anti-humains et les seules causes, j'ose le dire, des infidélités, des querelles, des scandales et des crimes qui ont souillé si souvent le sanctuaire de la famille, et qui le souilleront encore, ô pauvres humains, jusqu'à ce que vous brisiez à la fois l'échafaud et la chaîne du bague pour le criminel, l'insulte et l'esclavage intérieur, la prison et la honte publique pour la femme infidèle. Jusque- là, la femme aura toujours les vices de l'opprimé, c'est-à-dire les ruses de l'esclave et ceux de vous qui ne pourront pas être tyrans, seront ce qu'ils sont aujourd'hui en si grand nombre, les esclaves ridicules de leurs esclaves vindicatifs. En effet quelle est la liberté dont la femme peut s'emparer par fraude ? celle de l'adultère. Quelle est la dignité dont elle peut se targuer à l'insu de son mari ? la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui. »

Texte 7. Flaubert, *Madame Bovary* II, 12, 1857

« Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses, Mme Bovary changea d'allures. Ses regards devinrent plus hardis, ses discours plus libres; elle eut même l'inconvenance de se promener avec M. Rodolphe, une cigarette à la bouche, comme pour narguer le monde; enfin, ceux qui doutaient encore ne doutèrent plus quand on la vit, un jour, descendre de l'Hirondelle, la taille serrée dans un gilet, à la façon d'un homme ; et Mme Bovary mère, qui, après une épouvantable scène avec son mari, était venue se réfugier chez son fils, ne fut pas la bourgeoise la moins scandalisée. Bien d'autres choses lui déplurent : d'abord Charles n'avait point écouté ses conseils pour l'interdiction des romans ; puis, le genre de la maison lui déplaisait; elle se permit des observations, et l'on se fâcha, une fois surtout, à propos de Félicité.

Mme Bovary mère, la veille au soir, en traversant le corridor, l'avait surprise dans la compagnie d'un homme, un homme à collier brun, d'environ quarante ans, et qui, au bruit de ses pas, s'était vite échappé de la cuisine. Alors Emma se prit à rire ; mais la bonne dame s'emporta, déclarant qu'à moins de se moquer des mœurs, on devait surveiller celles des domestiques.

— De quel monde êtes-vous ? dit la bru, avec un regard tellement impertinent que Mme Bovary lui demanda si elle ne défendait point sa propre cause.

— Sortez ! fit la jeune femme se levant d'un bond.

— Emma !... maman !... s'écriait Charles pour les rapatrier.

Mais elles s'étaient enfuies toutes les deux dans leur exaspération. Emma trépignait en répétant :

— Ah ! quel savoir-vivre ! quelle paysanne ! Il courut à sa mère ; elle était hors des gonds, elle balbutiait :

— C'est une insolente ! une évaporée ! pire, peut-être !

— Et elle voulait partir immédiatement, si l'autre ne venait lui faire des excuses. Charles retourna donc vers sa femme et la conjura de céder ; il se mit à genoux ; elle finit par répondre :

— Soit ! j'y vais.

— En effet, elle tendit la main à sa belle-mère avec une dignité de marquise, en lui disant :

— Excusez-moi, madame. »

Texte 8. Maupassant, *Bel-Ami*, I, 8, 1885

La veuve de M. Forestier explique à Duroy qui veut l'épouser, sa conception du mariage, bien éloignée des règles édictées par le Code Civil :

« Comprenez-moi bien. Le mariage pour moi n'est pas une chaîne, mais une association. J'entends être libre, tout à fait libre de mes actes, de mes démarches, de mes sorties, toujours. Je ne pourrais tolérer ni contrôle, ni jalousie, ni discussion sur ma conduite. Je m'engagerais, bien entendu, à ne jamais compromettre le nom de l'homme que j'aurais épousé, à ne jamais le rendre odieux ou ridicule. Mais il faudrait aussi que cet homme s'engageât à voir en moi une égale, une alliée, et non pas une inférieure ni une épouse obéissante et soumise. Mes idées, je le sais, ne sont pas celles de tout le monde, mais je n'en changerai point. Voilà. »

SÉQUENCE N° 2. L'ÉDUCATION HUMANISTE : IDÉAUX ET DÉFAITES

Objet(s) d'étude : Vers un espace culturel européen, renaissance et humanisme Problématiques :

Problématiques : Comment l'Humanisme à travers un renouveau éducatif fonde-t-il un nouvel homme ? Comment cet idéal progressivement s'érode ?

PREMIÈRE PARTIE : L'EXPOSÉ

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :***Groupement de textes :**

- ✓ RABELAIS, *Pantagruel*, extrait du chapitre VIII, 1532, p. 88
- ✓ RABELAIS, *Gargantua*, extrait du chapitre XX, 1535, p. 90
- ✓ RABELAIS, *Gargantua*, extrait du chapitre XXI, 1535, p. 91
- ✓ MONTAIGNE, *Essais*, extrait du chapitre XXVI, « De l'institution des enfants », 1588, p. 109

SECONDE PARTIE : L'ENTRETIEN

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive

- **Documents iconographiques :**
 - ✓ *Le maître menace sa classe de la fêrule*, Gossouin de Metz, Image du monde, XIVe siècle
 - ✓ Livre d'heures de Marie Chantault, début du XVIe siècle
 - ✓ FIORENTINO, *L'Ignorance chassée*, 1536, p. 89
- **Textes sur l'éducation**
 - ✓ ÉRASME, *Lettre à maître Juan Vergara*, 1533, extrait
 - ✓ Etienne DOLET, *Commentaire sur la langue latine*, 1536, extrait
 - ✓ DU BELLAY, *Les Regrets*, sonnet XXXII, 1558
- **Documentaires sur l'éducation et Rabelais**
 - ✓ Michel RAGON, *Le roman de Rabelais* (1994)
 - ✓ Antoine COMPAGNON. *Un été avec Montaigne*, chapitre 22 « La tête bien faite », Des Équateurs, 2013, p. 68-70.
 - ✓ « Rabelais, Montaigne et l'éducation », *Historia*, n°681, septembre 2003
- **Textes sur la découverte du nouveau monde**
 - ✓ Jean DE LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578, extrait (orthographe modernisée).
 - ✓ MONTAIGNE, *Essais*, Livre III, chapitre VI « Des coches », 1588 (adaptation en français moderne par André Lanly)
- **Activités complémentaires :**
 - ✓ Visite de l'hôtel Lallemand (Bourges) avec un conférencier et du musée du Berry avec une présentation de tableaux de la Renaissance jusqu'au début du XVIIème siècle (Lucas de Leyde, *L'Annonciation* fin du XVe s et Luca Penni, *Vénus et l'Amour*, 1555-1556)

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES SUR L'HUMANISME

« Traiter de la façon d'élever et d'éduquer les enfants semble être la chose la plus importante et la plus difficile de toute la science humaine », Montaigne, *Les Essais*, Livre I, chapitre XXV

« l'homme ne naît pas homme, il le devient », Érasme, *Comment éduquer les enfants* » (1519), traduit en français en 1537



Le maître menace sa classe de la fêrule



Livre d'heures de Marie Chantault, début du XVIe siècle



Lucas de Leyde, *L'Annonciation* fin du XVe s



Luca Penni, *Vénus et l'Amour*, 1555-1556)

TEXTES POUR L'ENTRETIEN SUR L'ÉDUCATION

Texte 1. ÉRASME, *Lettre à maître Juan Vergara, 1533, extrait*

« Écoute maintenant avec quel dévouement il se consacre à ses enfants. Il a quatre fils, autant de filles, tous bien doués. [...] Dès leur prime adolescence, ils quittent la maison paternelle pour l'Italie ou la France : ainsi ils s'habituent aux langues et aux coutumes étrangères. C'est là comme une greffe intellectuelle qui les adoucit et les dépouille de leur naturel sauvage, s'ils en ont un. Car rien n'est plus quintoux [désagréable] que ceux qui ont passé leur vie dans leur patrie : ils haïssent l'étranger et condamnent tout ce qui diffère de leurs rites indigènes. »

Texte 2. Etienne DOLET, *Commentaire sur la langue latine, 1536, extrait*

« Il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe. Mais une armée de lettrés, levée de tous les coins de l'Europe, maîtres dans les deux langues grecque et latine, fait de tels assauts au camp ennemi qu'enfin la barbarie n'est plus le refuge ; elle a depuis longtemps disparu d'Italie ; elle est sortie d'Allemagne ; elle s'est sauvée d'Angleterre ; elle a fui hors d'Espagne ; elle est bannie de France. Il n'y a plus une ville qui donne asile au monstre. Maintenant l'homme apprend à se connaître ; maintenant, il marche à la lumière du grand jour, au lieu de tâtonner misérablement dans les ténèbres. Maintenant, l'homme s'élève vraiment au-dessus de l'animal par son âme et son langage qu'il perfectionne. Les lettres ont repris leur véritable mission qui est de faire le bonheur de l'homme, de remplir sa vie de tous les biens. Courage ! Elle grandira, cette jeunesse qui, en ce moment, reçoit une bonne instruction : elle fera descendre de leur siège les ennemis du savoir ; elle entrera dans le conseil des rois ; elle administrera les affaires de l'Etat. Son premier acte sera d'instituer partout ces bonnes études qui apprennent à fuir le vice et engendrent l'amour de la vertu. »

Texte 3. Antoine COMPAGNON. *Un été avec Montaigne, chapitre 22 « La tête bien faite », Des Equateurs, 2013, p. 68-70.*

« Dans tout débat sur l'école, on ne tarde pas à convoquer Rabelais et Montaigne : Rabelais qui voulait, suivant la lettre de Pantagruel à son fils Gargantua, que celui-ci devînt un « abîme de science », et Montaigne qui préférerait un homme à « la tête bien faite » plutôt que « bien pleine ». Voilà résumés, et opposés, les deux objectifs de toute pédagogie : d'une part, des connaissances, d'autre part, des compétences, pour employer le jargon d'aujourd'hui. Montaigne protestait déjà contre le bourrage de crâne scolaire dans les chapitres « Du pédantisme » et « De l'institution des enfants », au premier livre des *Essais* :

« De vrai le soin et la dépense de nos pères, ne vise qu'à nous meubler la tête de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : Ô le savant homme ! Et d'un autre, Ô le bon homme ! Il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : Ô les lourdes testes ! Nous nous enquérons volontiers, Sait-il du Grec ou du Latin ? écrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière » (I, 24, 208).

Montaigne fait le procès de l'enseignement de son époque. La Renaissance prétend avoir rompu avec l'obscurité du Moyen Âge et retrouvé les lettres anciennes, mais l'on continue de privilégier la quantité de l'instruction au détriment de la qualité de son assimilation. À la science pour la science, Montaigne oppose la sagesse. Il dénonce la perversité d'une éducation encyclopédique pour laquelle les connaissances deviennent un but en soi, alors que le savoir importe moins que ce que l'on en fait, le savoir-faire et le savoir-vivre. On respecte les hommes savants au lieu d'admirer les hommes sages. Montaigne enfonce le clou :

« Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant. Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain, et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquée à leurs petits : ainsi nos pédants vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent » (208).

Je reviendrai sur la méfiance de Montaigne envers la mémoire. Il s'excuse souvent d'en être dépourvu, mais, au fond, il en est bien content, car la mémoire n'a rien d'un atout, quand elle sert à faire l'économie du jugement. Il compare la lecture, toute instruction, à la digestion. Les leçons, comme les aliments, ne doivent pas être goûtées du bout des lèvres seulement, et gobées toutes crues, mais mâchées lentement, ruminées dans l'estomac afin de nourrir de leur substance l'esprit et le corps. Sinon, on

les régurgite comme une nourriture étrangère. L'éducation, selon Montaigne, vise l'appropriation des savoirs : l'enfant doit les faire siens, les transformer en son jugement.

Le débat sur la mission de l'école n'est pas clos. Mais, pour résumer les positions, il ne serait pas juste d'opposer trop vite le libéralisme de Montaigne à l'encyclopédisme de Rabelais. D'abord, si la lettre de Pantagruel à Gargantua proposait un programme exhaustif et excessif, c'est qu'il était destiné à un géant. Ensuite, la lettre se poursuivait par ce conseil que Montaigne n'aurait pas désavoué : « Science sans Conscience n'est que ruine de l'âme. » La conscience, c'est-à-dire l'honnêteté, la moralité, est bien le but dernier de tout enseignement. C'est ce qui reste quand on a digéré, quand on a presque tout oublié. »

Texte 4. « Rabelais, Montaigne et l'éducation », *Historia*, n°681, septembre 2003

« François Rabelais, comme l'ensemble des humanistes du début du siècle est très hostile à la Sorbonne qui concrétise tous les errements du passé en ce qui concerne la rigidité de pensée et une méthode d'enseignement qu'il juge obsolète. Il qualifie les vénérables docteurs en théologie de " sorbonicoles " et leurs coutumes pédagogiques de " sorbonagres " ; plus tard dans les éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* parues en 1542, il remplace ces adjectifs virulents par le terme générique de sophistes ou sophisme. Car Rabelais, comme Montaigne à la génération suivante, s'élève contre une éducation qui ne laisse aucune place à la liberté de pensée, qui fait de l'élève ou de l'étudiant un être soumis à l'autorité, peu apte à réfléchir par lui-même. Le vice majeur de ce système ancien réside dans le " par cœur " ; en effet, les maîtres anciens et pas seulement ceux de la Sorbonne font apprendre un fatras indigeste que l'on doit pouvoir réciter aussi bien à l'endroit qu'à l'envers ; les deux écrivains se rejoignent sur ce point ; savoir par cœur n'est pas savoir, affirme Montaigne, c'est tenir ce qu'on donne en garde à sa mémoire.

Pour l'un comme pour l'autre, l'éducation vise à former le jugement des jeunes gens, à les conduire à la curiosité des autres hommes et du monde de la nature ; « une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine », la phrase de Montaigne est devenu un proverbe. Mais entre Rabelais et Montaigne se marque l'écart d'une génération. Alors que dans le programme éducatif de Gargantua se lit une frénésie de tout connaître, depuis les textes sacrés et ceux des maîtres anciens grecs et latins jusqu'à la botanique, à l'astronomie, à la musique et à la géométrie en passant par les jeux sportifs, Montaigne prône un programme bien plus modéré qui n'exige pas autant de mobilisation de la part de l'étudiant. Il conseille de laisser courir l'élève selon son tempérament, selon ses goûts, de l'enseigner par la douceur plus que par une charge encyclopédique. Rabelais frémit d'un enthousiasme qu'il veut communiquer aux plus jeunes devant les possibilités offertes à l'homme par la découverte des nouvelles disciplines, des nouveaux champs de la connaissance. Il est tout entier dans la certitude que l'individu dispose de capacités extraordinaires pour saisir la majeure partie des savoirs de son temps et jouir dans le même mouvement de l'ivresse d'un corps bien huilé par l'exercice. Montaigne ne détient plus cette confiance dans l'humanité, il vit les guerres civiles et leur cortège d'intolérance, d'incompréhension réciproques, de blocages mentaux meurtriers face à l'autre ; son désir est d'ouvrir l'esprit de la jeunesse à la diversité des coutumes et des mœurs ; par les voyages, les entretiens, les contacts livresques avec les Anciens, il espère sans trop y croire que la folie humaine pourra être adoucie. »

TEXTES POUR L'ENTRETIEN : UN AUTRE REGARD SUR L'HUMANISME, LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE**Texte 1. Jean DE LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578.**

Artisan d'origine modeste et de religion protestante, Jean de Léry participa à une expédition française au Brésil. A cette occasion, il partagea pendant quelque temps la vie des indiens Tupinambas. Vingt ans après son retour en France, il fit paraître un récit de son voyage.

Au reste, parce que nos Tupinambas sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir¹ leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit telle demande : « Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? » A quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même² du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains³ (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain : « Voire⁴, mais vous en faut-il tant ? - Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon⁵) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises⁶ et de draps rouges, voire même (m'accommodant⁷ toujours à lui parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà⁸, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. - Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. » Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit : « Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? » - Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. » Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef : - « Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? » « - A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux⁹ à ses frères, soeurs et plus prochains parents. » « - Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaut), à cette heure connais-je¹⁰ que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il), des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. » Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

1- **Quérir** : aller chercher. 2- **Ni même** : ni surtout. 3- **Ains** : mais. 4- **Voire** : soit. 5- **En lui faisant trouver bon** : pour le persuader. 6- **Frises** : étoffes de laine. 7- **M'accommodant** : essayant. 8- **Par deçà** : chez les Tupinambas, au Brésil. 9- **A défaut d'iceux** : s'il n'a pas d'enfants. 10- **Connais-je** : je me rends compte.

Texte 2. Jean DE LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XVIII, 1578.

[...] Combien que¹ nos Tupinambas reçoivent fort humainement les étrangers amis qui les vont visiter, si est-ce néanmoins² que les Français et autres de par deçà³ qui n'entendent pas leur langage se trouvent du commencement⁴ merveilleusement étonnés parmi eux. Et de ma part, la première fois que je les fréquentai, qui fut trois semaines après que nous fûmes arrivés en l'île de Villegagnon, qu'un truchement⁵ me mena avec lui en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fûmes arrivés au premier, nommé Yabouraci en langage du pays, et par les Français Pépin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maître duquel se nommait ainsi), qui n'était qu'à deux lieues de notre fort, me voyant tout incontinent⁶ environné de sauvages, lesquels me demandaient : « Marapé-dereré, marapé-dereré ? », c'est-à-dire : « Comment as-tu nom, comment as-tu nom ? » (à quoi pour alors je n'entendais que le haut allemand⁷) et, au reste, l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa tête, l'autre mon épée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nu, l'autre ma casaque qu'il vêtit, eux, dis-je, m'étourdissant de leurs crieries⁵ et courant de cette façon parmi leur village avec mes hardes, non seulement je croyais avoir tout perdu, mais aussi je ne savais où j'en étais. Mais comme l'expérience m'a montré plusieurs fois depuis, ce n'était que faute de savoir leur manière de faire : car faisant le même⁹ à tous ceux qui les visitent, et principalement à ceux qu'ils n'ont point encore vus, après qu'ils se sont ainsi un peu

joués des besognes¹⁰ d'autrui, ils rapportent et rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. Là-dessus, le truchement m'ayant averti qu'ils désiraient surtout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean, eux ne les pouvant prononcer ni retenir (comme de fait au lieu de dire Jean ils disaient Nian), il me fallait accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fût connue : cela, comme il me dit, étant si bien venu à propos que mon surnom¹¹, Léry, signifie une huître en leur langage, je leur dis que je m'appelais Léryoussou, c'est-à-dire une grosse huître. De quoi eux se tenant bien satisfaits, avec leur admiration¹² Teh ! se prenant à rire, dirent : « Vraiment voilà un beau nom et nous n'avions point encore vu de Mair, c'est-à-dire Français, qui s'appelât ainsi. »

1- **Combien que** : bien que. 2- **Autres de par deçà** : désigne ici les Européens. 3- **Si est-ce néanmoins que** : il est certain néanmoins que. 4- **Du commencement** : au commencement. 5- **Truchement** : interprète qui connaît la langue des Tupinambas. 6- **Tout incontinent** : immédiatement. 7- **Je n'entendais que le haut allemand** : je ne comprenais rien. 8- **Crieries** : criailleries. 9- **Le même** : la même chose. 10- **Besognes** : affaires, objets. 11- **Surnom** : nom de famille. 12- **Avec leur admiration Teh !** : les Tupinambas expriment leur admiration par l'interjection Teh ! et se mettent à rire.

Texte 3. MONTAIGNE, *Essais*, Livre III, chapitre VI « Des cochés », 1588.

Dans ce passage de ses Essais, Montaigne se fonde sur les témoignages qu'il a lus pour critiquer le comportement des conquérants européens dans le Nouveau Monde.

La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux¹ montrent que [ces hommes] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse [d'esprit]. La merveilleuse magnificence des villes de Cusco² et de Mexico et, parmi beaucoup d'autres choses semblables, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin [normal], étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet³, tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais en ce qui concerne la dévotion, l'observance des lois, la bonté, la libéralité⁴, la franchise, il a été très utile pour nous de ne pas en avoir autant qu'eux. Ils ont été perdus par cet avantage et se sont vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, la résistance, la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les recueils de souvenirs de notre monde de ce côté-ci [de l'Océan]. Car, que ceux qui les ont subjugués suppriment les ruses et les tours d'adresse dont ils se sont servis pour les tromper, et l'effroi bien justifié qu'apportait à ces peuples-là le fait de voir arriver aussi inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, par l'aspect extérieur et le comportement, venant d'un endroit du monde où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût des habitants, quels qu'ils fussent, [gens] montés sur de grands monstres inconnus, contre eux qui non seulement n'avaient jamais vu de cheval mais même bête quelconque dressée à porter et à avoir sur son dos un homme ou une autre charge, munis d'une peau luisante et dure⁵ et d'une arme [offensive] tranchante et resplendissante, contre eux qui, contre la lueur qui les émerveillait d'un miroir ou d'un couteau, échangeaient facilement une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière grâce auxquelles ils pussent, même à loisir, percer notre acier ; ajoutez à cela les foudres et les tonnerres de nos pièces [d'artillerie] et de nos arquebuses, capables de troubler César lui-même, si on l'avait surpris avec la même inexpérience de ces armes, et [qui étaient employées] à ce moment contre des peuples nus, sauf aux endroits où s'était faite l'invention de quelque tissu de coton, sans autres armes, tout au plus, que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; des peuples surpris, sous une apparence d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : mettez en compte, dis-je, chez les conquérants cette inégalité, vous leur ôtez toute la cause de tant de victoires.

1- Il s'agit des peuples indiens d'Amérique du Sud victimes des conquérants européens. 2- Cusco, alors capitale du Pérou. 3- **Cabinet** : bureau. 4- **Libéralité** : générosité. 5- **Peau luisante et dure** : il s'agit de l'armure.

SÉQUENCE N° 3. MARGUERITE DURAS, *UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE* : LA RÉÉCRITURE MODERNE DU ROMAN SENTIMENTAL**Objet(s) d'étude : Le personnage de roman, du XVII^e siècle à nos jours.****Problématique : En quoi *Un Barrage contre le Pacifique* peut-il être lu dans une perspective de réécriture distanciée du roman d'amour traditionnel ?***Première partie : l'exposé***Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :**

- **Œuvre intégrale :**
 - Analyses d'extraits :
 - ✓ Première partie, « Montrez-nous ce planteur du Nord (...) M. Jo non loin de l'oreille de Suzanne. »
 - ✓ Première partie, « M. Jo ricana (...) ce petit voyage et de ce diamant »
 - ✓ Deuxième partie, « Le piano commença à jouer (...) Joseph roulait très lentement »
 - ✓ Deuxième partie, « Agosti se laissa tomber près d'elle (...) comme il voulait, comme il fallait »
 - ✓ Deuxième partie, « – T'as pas besoin d'avoir peur (...) Agosti ne la rattrapa pas »

*Seconde partie : l'entretien***Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :**

- ✓ Les codes du roman sentimental et du conte de fée
- ✓ Un roman anticolonial
- ✓ Tragédie et destin dans l'œuvre
- ✓ L'autofiction
- ✓ La naissance du personnage de M. Jo

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Œuvres intégrales :**
 - ✓ Artur SCHNITZLER, *Mademoiselle Else*, 1924
 - ✓ Marguerite DURAS, *L'Amant de ma Chine du Nord*, 1991
- **Textes complémentaires :**
 - ✓ Marguerite DURAS, *Un Barrage contre le Pacifique*, 1950, extraits.
 - ✓ Marguerite DURAS, *Cahiers de la guerre et autres textes*, « Enfance et adolescence en Indochine », écrit en 1943 et 1949, publié en 2006.
- **Approches biographiques de l'œuvre :**
 - ✓ « Un personnage héroïque », Entretien avec Jean Vallier, Propos recueilli par Alette Armel, *Magazine Littéraire* n°452, avril 2006, extrait.
 - ✓ Laure ADLER, *Marguerite Duras*, extraits 1998.

TEXTES POUR L'EXPOSÉ**Texte 1. Première partie**

« – Montrez-nous ce planteur du Nord, dit la mère.

– C'est le type près d'Agosti, dans le coin. Il revient de Paris.

Ils l'avaient déjà vu à côté d'Agosti. Il était seul à sa table : c'était un jeune homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans, habillé d'un costume de tussor grège. Sur la table il avait posé un feutre du même grège. Quand il but une gorgée de pernod ils virent à son doigt un magnifique diamant, que la mère se mit à regarder en silence, interdite.

– Merde, quelle bagnole, dit Joseph. Il ajouta : pour le reste, c'est un singe.

« Le diamant était énorme, le costume en tussor, très bien coupé. Jamais Joseph n'avait porté de tussor. Le chapeau mou sortait d'un film : un chapeau qu'on se posait négligemment sur la tête avant de monter dans sa quarante chevaux et d'aller à Longchamp jouer la moitié de sa fortune parce qu'on a le cafard à cause d'une femme. C'était vrai, la figure n'était pas belle. Les épaules étaient étroites, les bras courts, il devait avoir une taille au-dessous de la moyenne. Les mains petits étaient soignées, plutôt maigres, assez belles. Et la présence du diamant leur conférait une valeur royale, un peu déliquescente. Il était seul, planteur, et jeune. Il regardait Suzanne. La mère vit qu'il la regardait. La mère à son tour regarda sa fille. À la lumière électrique ses taches de rousseur se voyaient moins qu'au grand jour. C'était sûrement une belle fille, elle avait des yeux luisants, arrogants, elle était jeune, à la pointe de l'adolescence, et pas timide.

– Pourquoi tu fais une tête d'enterrement ? dit la mère. Tu ne peux pas avoir une fois l'air aimable ?

Suzanne sourit au planteur du Nord. Deux longs disques passèrent, fox-trot, tango. Au troisième, fox-trot, le planteur du Nord se leva pour inviter Suzanne. Debout il était nettement mal foutu. Pendant qu'il avançait vers Suzanne, tous regardaient son diamant : le père Bart, Agosti, la mère, Suzanne. Pas les passagers, ils en avaient vu d'autres, ni Joseph parce que Joseph ne regardait que les autos. Mais tous ceux de la plaine regardaient. Il faut dire que ce diamant-là, oublié sur son doigt par son propriétaire ignorant, valait à lui seul à peu près autant que toutes les concessions de la plaine réunies.

– Vous permettez, madame ? demanda le planteur du Nord en s'inclinant devant la mère.

La mère dit mais comment donc je vous en prie et rougit. Déjà, sur la piste, des officiers dansaient avec des passagères. Le fils Agosti, avec la femme du douanier.

Le planteur du Nord ne dansait pas mal. Il dansait lentement, avec une certaine application académique, soucieux peut-être de manifester ainsi à Suzanne, son tact, sa classe, et sa considération.

– Est-ce que je pourrai être présenté à madame votre mère ?

– Bien sûr, dit Suzanne.

– Vous habitez la région ?

– Oui, on est d'ici. C'est à vous l'auto qui est en bas ?

– Vous me présenterez sous le nom de M. Jo.

– Elle vient d'où ? elle est formidable.

– Vous aimez les autos tellement que ça ? demanda M. Jo en souriant.

Sa voix ne ressemblait pas à celle des planteurs ou des chasseurs. Elle venait d'ailleurs, elle était douce et distinguée.

– Beaucoup, dit Suzanne. Ici, il n'y en a pas ou bien c'est des torpédos.

– Une belle fille comme vous doit s'ennuyer dans la plaine... dit doucement M. Jo non loin de l'oreille de Suzanne.»

Texte 2. Première partie

« M. Jo ricana. Dans son milieu à lui, M. Jo, il était entendu que les filles se gardaient vierges jusqu'au mariage. Mais il savait bien qu'ailleurs, dans d'autres milieux, ce n'était pas le cas. Il trouvait que ceux-là, étant donné le leur, de milieu, manquaient pour le moins de naturel.

– C'est pas une jeunesse que vous avez, dit-il, elle a oublié la sienne elle, c'est pas possible.

Il est vrai qu'elle en avait assez de la plaine, de ces enfants qui mouraient toujours, de cet éternel soleil-roi, de ces espaces liquides et sans fin.

– C'est pas la question, elle veut pas que je couche avec vous.

Il ne répondit pas. Suzanne attendit un moment :

– On irait tous les soirs au cinéma ?

– Tous les soirs, confirma M. Jo.

Il avait mis un journal sous lui pour ne pas se salir. Il transpirait beaucoup mais peut-être n'était-ce pas tant à cause de la chaleur qu'à force de regarder la nuque de Suzanne qui lentement naissait sous ses cheveux. Jamais il ne l'avait touchée. Les autres veillaient féroce.

– Tous les soirs au cinéma ?

– Tous les soirs, répéta M. Jo.

Pour Suzanne comme pour Joseph, aller chaque soir au cinéma, c'était, avec la circulation en automobile, une des formes que pouvait prendre le bonheur humain. En somme, tout ce qui portait, tout ce qui vous portait, soit l'âme, soit le corps, que ce soit par les routes ou dans les rêves de l'écran plus vrais que la vie, tout ce qui pouvait donner l'espoir de vivre en vitesse la lente révolution d'adolescence, c'était le bonheur. Les deux ou trois fois qu'ils étaient allés à la ville ils avaient passé leurs journées presque entières au cinéma et ils parlaient encore des films qu'ils avaient vus avec autant de précision que s'il se fût agi de souvenirs de choses réelles qu'ils auraient vécues ensemble.

– Et après le cinéma ?

– On irait danser, tout le monde vous regarderait. Vous seriez la plus belle de toutes.

– C'est pas forcé. Et après ?

Jamais la mère n'accepterait. Et même si elle acceptait, Joseph, lui, n'accepterait jamais.

– On irait se coucher, dit M. Jo, je ne vous toucherais pas.

– C'est pas vrai.

Elle ne croyait plus à ce voyage. D'ailleurs, elle pensait avoir épuisé toutes les surprises que pouvait réserver M. Jo et ça lui était devenu égal. Depuis quelques jours elle en était revenue machinalement à guetter les autos des chasseurs en même temps qu'elle parlait avec lui de la ville, de cinémas, de mariage.

– Quand est-ce qu'on se marie ? demanda-t-elle, non moins machinalement, il vous reste pas beaucoup de jours.

– Je vous le répète, dit M. Jo avec lenteur, quand vous m'aurez donné une preuve de votre amour. Si vous acceptez de faire ce voyage, au retour je ferai ma demande à votre mère.

Suzanne rit encore et se tourna vers lui. Il baissa les yeux.

– C'est pas vrai, dit-elle.

M. Jo rougit.

– Il n'est pas encore temps d'en parler, reprit-il, ce serait inutile.

– Votre père vous déshériterait, dites pas le contraire.

La mère lui avait répété la conversation qu'elle avait eue avec lui.

– Votre père c'est un con fini, comme dit Joseph, lui il le dit de vous.

M. Jo ne répondit pas. Il alluma une cigarette, il avait l'air d'attendre que ça se passe. Suzanne bâilla. C'était la mère qui lui demandait de lui poser tous les jours la question. Elle était très pressée. Une fois Suzanne mariée, M. Jo lui donnerait de quoi reconstruire ses barrages (qu'elle prévoyait deux fois plus importants que les autres et étayés par des poutres de ciment), terminer le bungalow, changer la toiture, acheter une autre auto, faire arranger les dents de Joseph. Maintenant elle trouvait que Suzanne était responsable du retard apporté à ses projets. Ce mariage était nécessaire, disait-elle. Il était même leur seule chance de sortir de la plaine. S'il ne se faisait pas, ce serait un échec de plus, au même titre que les barrages. Joseph, lui, la laissait dire puis concluait : « Il marchera jamais et c'est tant mieux pour elle. » Suzanne savait que ce mariage ne se ferait jamais. Elle n'avait plus rien à dire à M. Jo. Cent fois il lui avait décrit sa fortune et les autos qu'elle aurait une fois qu'ils seraient mariés. Maintenant c'était inutile qu'ils en parlent. Comme du reste d'ailleurs, comme de ce petit voyage et de ce diamant. »

Texte 3. Deuxième partie

« Le piano commença à jouer. La lumière s'éteignit. Suzanne se sentit désormais invisible, invincible et se mit à pleurer de bonheur. C'était l'oasis, la salle noire de l'après-midi, la nuit des solitaires, la nuit artificielle et démocratique, la grande nuit égalitaire du cinéma, plus vraie que la vraie nuit, plus ravissante, plus consolante que toutes les vraies nuits, la nuit choisie, ouverte à tous, offerte à tous, plus généreuse, plus dispensatrice de bienfaits que toutes les institutions de charité et que toutes les églises, la nuit où se consolent toutes les hontes, où vont se perdre tous les désespoirs, et où se lave toute la jeunesse de l'affreuse crasse d'adolescence.

C'est une femme jeune et belle. Elle est en costume de cour. On ne saurait lui en imaginer un autre, on ne saurait rien lui imaginer d'autre que ce qu'elle a déjà, que ce qu'on voit. Les hommes se perdent pour elle, ils tombent sur son sillage comme des quilles et elle avance au milieu de ses victimes, lesquelles lui matérialisent son sillage, au premier plan, tandis qu'elle est déjà loin, libre comme un navire, et de plus en plus indifférente, et toujours plus accablée par l'appareil immaculé de sa beauté. Et voilà qu'un jour de l'amertume lui vient de n'aimer personne. Elle a naturellement beaucoup d'argent. Elle voyage. C'est au carnaval de Venise que l'amour l'attend. Il est très beau l'autre. Il a des yeux sombres, des cheveux noirs, une perruque blonde, il est très noble. Avant même qu'ils se soient fait quoi que ce soit on sait que ça y est, c'est lui. C'est ça qui est formidable, on le sait avant elle, on a envie de la prévenir. Il arrive tel l'orage et tout le ciel s'assombrit. Après bien des retards, entre deux colonnes de marbre, leurs ombres reflétées par le canal qu'il faut, à la lueur d'une lanterne qui a, évidemment, d'éclairer ces choses-là, une certaine habitude, ils s'enlacent. Il dit je vous aime. Elle dit je vous aime moi aussi. Le ciel sombre de l'attente s'éclaire d'un coup. Foudre d'un tel baiser. Gigantesque communion de la salle et de l'écran. On voudrait bien être à leur place. Ah ! comme on le voudrait. Leurs corps s'enlacent. Leurs bouches s'approchent, avec la lenteur du cauchemar. Une fois qu'elles sont proches à se toucher, on les mutile de leurs corps. Alors, dans leurs têtes de décapités, on voit ce qu'on ne saurait voir, leurs lèvres les unes en face des autres s'entrouvrir, s'entrouvrir encore, leurs mâchoires se défaire comme dans la mort et dans un relâchement brusque et fatal des têtes, leurs lèvres se joindre comme des poulpes, s'écraser, essayer dans un délire d'affamés de manger, de se faire disparaître jusqu'à l'absorption réciproque et totale. Idéal impossible, absurde, auquel la conformation des organes ne se prête évidemment pas. Les spectateurs n'en auront vu pourtant que la tentative et l'échec leur en restera ignoré. Car l'écran s'éclaire et devient d'un blanc de linceul.

Il était tôt encore. Une fois sortie du cinéma, Suzanne remonta l'avenue principale du haut quartier. La nuit était venue pendant la séance et c'était comme si ç'avait été la nuit de la salie qui continuait, là nuit amoureuse du film. Elle se sentait calme et rassurée. Elle se remit à chercher Joseph mais pour d'autres raisons que tout à l'heure, parce qu'elle ne pouvait se résoudre à rentrer. Et aussi parce que jamais encore elle n'avait eu un tel désir de rencontrer Joseph.

Ce fut une demi-heure après sa sortie du cinéma qu'elle le rencontra. Elle aperçut la B. 12 qui descendait l'avenue dans laquelle elle se trouvait et qui se dirigeait vers les quais. L'auto roulait très lentement. Suzanne se posta sur le trottoir et attendit qu'elle soit à sa hauteur pour appeler Joseph.

Entassées à côté de lui, il y avait deux femmes. Celle qui était contre lui le tenait enlacé. Joseph avait un drôle d'air. Il avait l'air saoul et heureux.

Au moment où la B. 12 allait la croiser, Suzanne se précipita sur le bord du trottoir et cria : « Joseph ! » Joseph n'entendit pas. Il parlait à la femme qui l'enlaçait.

Cependant la rue était encombrée et Joseph roulait très lentement. »

Texte 4. Deuxième partie.

« Agosti se laissa tomber près d'elle. Il lui caressa les pieds. Ils étaient nus et blancs de poussière comme les siens.

– Pourquoi que t'es toujours pieds nus ? Je t'ai fait beaucoup marcher.

Elle sourit, un peu contrainte.

– Ça fait rien, c'est moi qui ai voulu.

– C'est vrai que tu l'as voulu. T'aurais suivi n'importe qui ?

– N'importe qui, je crois, oui.

Il cessa de rire et dit :

– Ce qu'on peut être fauchés.

Il les avait toutes eues sauf elle. C'était une gloire qui faisait de son visage celui de la chance. Bouton par bouton, lentement, il commença à lui déboutonner sa blouse.

– J'ai pas de diam à te donner, dit-il en souriant très doucement.

– Au fond, c'est à cause du diam que je suis là.

– Je l'ai vendu à Bart. Onze milles, mille de plus que ce qu'elle en voulait, ça va ?

– Ça va.

– J'ai l'argent là, dans ma poche.

On commençait à lui voir ses seins et il écarta la blouse pour les découvrir complètement.

– C'est vrai que t'es bien foutue.

Et il ajouta sur un ton plus bas, méchant.

C'est vrai que tu vaux bien un diam et même plus. Faut pas t'en faire.

« Lorsqu'il l'eut dévêtue tout à fait et étalé ses vêtements sous elle, il la fit s'allonger doucement sur le dos. Puis, avant de la toucher, il se redressa un peu et la regarda. Elle fermait les yeux. Elle avait oublié que M. Jo l'avait vue comme ça moyennant le phonographe et le diam, elle était sûre que c'était la première fois qu'on la voyait. Avant de la toucher, il lui demanda :

– Qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous avez du fric ?

– Je ne sais pas. Peut-être partir.

Alors qu'il l'embrassait, l'air de Ramona lui revint, chanté par le pick-up du père Bart, à l'ombre des pilotis de la cantine, avec la mer à côté qui couvrait la chanson, l'éternisait. Elle fut dès lors, entre ses mains, à flot avec le monde et le laissa faire comme il voulait, comme il fallait »

Texte 5. Deuxième partie.

« – T'as pas besoin d'avoir peur, dit-elle enfin.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Il la lâcha et la tint à bout de bras, son visage face au sien.

– J'épouserai jamais un type comme toi. Je te le jure. On n'en parlera jamais et faudra plus du tout faire attention à ce qu'elle te dira, parce que je te jure, jamais je ne t'épouserai.

Il la regardait avec beaucoup de curiosité. Puis, détendu, il rit.

– Je crois que t’es aussi cinglée que Joseph. Pourquoi que tu m’épouserai pas ?

– Parce que c’est partir que je veux.

Il redevint sérieux. Peut-être même était-il un peu décontenancé.

– J’ai jamais eu l’intention de t’épouser.

– Je sais, dit Suzanne.

– Peut-être que je reviendrai jamais, dit Jean Agosti.

– Au revoir.

Il s’éloigna puis revint sur ses pas et la rattrapa.

– Même dans la forêt cet après-midi, tu n’as jamais pensé que tu pourrais vivre avec moi ?

– Même dans la forêt.

– Pas une minute ? »

« – Vivre ? jamais, encore moins qu’avec M. Jo.

– Pourquoi t’as pas couché avec lui ?

– Tu ne l’as pas regardé ?

Il rit et elle se mit aussi à rire, pleine d’une calme sécurité.

– Tu parles ! À Ram tout le monde se marrait quand il arrivait avec toi. Tu ne l’as même pas embrassé ?

– Pas une fois, même Joseph ne le croirait pas.

– Quand même, c’est vache.

C’était un triomphe calme, pas une ride ne le troublait. Jean Agosti lui prit le bras gentiment.

– Ça me fait plaisir que ce soit avec moi. Mais je crois que t’es aussi cinglée que Joseph, alors vaut mieux que je ne revienne pas.

Elle s’éloigna et cette fois Agosti ne la rattrapa pas. »

TEXTES POUR L'ENTRETIEN**I. Barrage contre le pacifique, extraits****Texte 1**

« Toutes les trois heures, Suzanne montait au bungalow, lui donnait ses pilules et repartait s'asseoir près du pont. Mais aucune auto ne s'arrêtait devant le bungalow. Il arrivait à Suzanne de regretter l'auto de M. Jo, le temps où elle s'était arrêtée chaque jour devant le bungalow. C'était au moins une auto qui s'arrêtait. Même une auto vide ç'aurait été mieux que pas d'auto du tout. Maintenant c'était comme si le bungalow avait été invisible, comme si elle-même, près du pont, avait été invisible : personne ne semblait remarquer qu'il y eût là un bungalow et là, plus près encore, une fille qui attendait. »

Texte 2

« Ils sont revenus. Elle lui tenait le bras et lui, épuisé par l'effort qu'il avait fait pour traverser et retraverser la salle, il titubait. Si quelqu'un s'était moqué de lui ou avait dit quoi que ce soit contre lui, je lui aurais cassé la gueule. Je me sentais plus près de lui, qui était si libre tout en étant si saoul, que de tous ceux qui étaient là et qui ne s'étaient pas saoulés. Tout le monde avait l'air d'être heureux, sauf lui. Elle, elle qui l'avait saoulé pour qu'on puisse être tranquilles à s'embrasser, elle le soutenait avec autant de douceur et de compréhension que s'il avait été victime des autres, de ceux qui n'étaient pas saouls. Quand elle est revenue, elle a tout de suite vu que la bouteille était vide, elle s'est levée et elle est allée dire au garçon qui se trouvait à l'autre bout du dancing d'en apporter une autre. Le garçon a tardé à venir. Elle a recommencé à trembler. Elle avait peur qu'il ne soit dessaoulé. Je suis allé chercher le garçon. Je marchais comme dans du coton. J'ai rapporté une bouteille de Moët. Maintenant je sentais que le moment approchait. « Elle lui a encore redonné trois coupes de champagne. Il se rendormait et elle le réveillait pour le faire boire. Ça approchait de plus en plus. Après avoir bu, il retombait sur la table. J'ai dit : "On fout le camp" – S'il ne se réveille plus d'ici dix minutes, on va partir a-t-elle répondu. Alors je lui ai dit : "S'il se réveille, je le fous en l'air." Mais c'était impossible qu'il se réveille encore. Je crois que s'il s'était réveillé je lui aurais sauté dessus, c'était vrai, car on était arrivé à la limite de ce qu'on pouvait faire pour lui, pour un autre que nous. Quand elle a été sûre qu'il ne se réveillerait pas elle l'a pris par les épaules et elle l'a fait glisser sur la banquette pour qu'il soit allongé.

Puis elle a ouvert son veston et elle lui a pris son portefeuille. Ensuite elle s'est levée et elle a appelé le garçon. Le garçon ne venait pas. Il a fallu que j'aille le chercher encore une fois. « Laissez-le dormir, lui a-t-elle dit, quand il se réveillera vous irez lui chercher un taxi. Voilà l'adresse que vous donnerez au chauffeur. Elle lui a tendu de l'argent et une carte de visite. Le garçon a refusé l'argent et il a dit qu'il fallait demander au maître d'hôtel, qu'il ne savait pas s'il pourrait rester là, couché sur la banquette pendant le reste de la nuit, alors que tant de clients attendaient pour avoir une table. On ne pouvait rien contre ce garçon, on ne pouvait pas forcer à accepter. Il a encore fallu attendre qu'il aille chercher le maître d'hôtel. « C'est plein, a dit le maître d'hôtel, il ne peut pas garder cette table pour lui tout seul. » J'ai cru qu'elle allait pleurer. Moi, je sentais déjà le maître d'hôtel entre mes mains, son cou, je le sentais déjà entre mes doigts. Elle a tiré beaucoup de billets de son portefeuille : « Je vous paye la table pour toute la nuit. » Elle a mis plusieurs billets dans la main du maître d'hôtel. Il a accepté. Elle a jeté un dernier regard sur le type et on est descendu. Dès qu'on a été dans l'auto, sous le bungalow, je l'ai basculée sur le siège arrière et je l'ai baisée. Au-dessus de nos têtes, l'orchestre jouait toujours et on entendait le piétinement des danseurs. Après j'ai pris le volant de la Delage et on est allés dans un hôtel qu'elle m'a indiqué. On y est restés huit jours. »

Texte 3

« Dès le coucher du soleil les enfants disparaissaient à l'intérieur des paillotes où ils s'endormaient sur les planchers de lattes de bambous, après avoir mangé leur bol de riz. Et dès le jour ils envahissaient de nouveau la plaine, toujours suivis par les chiens errants qui les attendaient toute la nuit, blottis entre les pilotis des cases, dans la boue chaude et pestilentielle de la plaine. Il en était de ces enfants comme des pluies des fruits, des inondations. Ils

arrivaient chaque année, par marée régulière, ou si l'on veut, par récolte ou par floraison. Chaque femme de la plaine, tant qu'elle était assez jeune pour être désirée par son mari, avait son enfant chaque année. À la saison sèche, lorsque les travaux des rizières se relâchaient, les hommes pensaient davantage à l'amour et les femmes étaient prises naturellement à cette saison-là. Et dans les mois suivants les ventres grossissaient. Ainsi, outre ceux qui en étaient déjà sortis il y avait ceux qui étaient encore dans les ventres des femmes. Cela continuait régulièrement, à un rythme végétal, comme si d'une longue et profonde respiration, chaque année, le ventre de chaque femme, se gonflait d'un enfant, le rejetait, pour ensuite reprendre souffle d'un autre.

Jusqu'à un an environ, les enfants vivaient accrochés à leur mère, dans un sac de coton ceint au ventre et aux épaules. On leur rasait la tête jusqu'à l'âge de douze ans, jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour s'épouiller tout seuls et ils étaient nus à peu près jusqu'à cet âge aussi. Ensuite ils se couvraient d'un pagne de cotonnade. À un an la mère les lâchait loin d'elle et les confiait à des enfants plus grands, ne les reprenant que pour les nourrir, leur donner, de bouche à bouche, le riz préalablement mâché par elle. Lorsqu'elle le faisait par hasard devant un Blanc, le Blanc détournait la tête de dégoût. Les mères en riaient. Qu'est-ce que ces dégoûts-là pouvaient bien représenter dans la plaine ? Il y avait mille ans que c'était comme ça qu'on faisait pour nourrir les enfants. Pour essayer, plutôt d'en sauver quelques-uns de la mort. Car il en mourait tellement que la boue de la plaine contenait bien plus d'enfants morts qu'il n'y en avait eu qui avaient eu le temps de chanter sur les buffles. Il en mourait tellement qu'on ne les pleurait plus et que depuis longtemps déjà on ne leur faisait pas de sépulture. Simplement, en rentrant du travail, le père creusait un petit trou devant la case et il y couchait son enfant mort. Les enfants retournaient simplement à la terre comme les mangues sauvages des hauteurs, comme les petits singes de l'embouchure du rac. »

Marguerite Duras, *Cahiers de la guerre et autres textes*, « Enfance et adolescence en Indochine ».

« On envisagea successivement que je serais rien moins que professeur, avocate, médecin, directrice de journal ou exploratrice. Je n'étais pas de cet avis, jusqu'à l'âge de quinze ans je désirais devenir trapéziste ou star de cinéma. « Tu feras ce qu'on te dira », disait ma mère. Le plus remarquable, c'est que mes frères ne se préoccupaient nullement de leur avenir. « Ils auront la plantation », disait ma mère, ce qui n'était pas une solution ; bien après que l'expérience eut prouvé qu'on ne pouvait pas compter sur la plantation, elle continua à dire que mes frères « auraient la plantation », ce qui la rassurait quand même. Jamais mes frères ne fréquentèrent le lycée ou une école quelconque. Il n'en fut jamais question. Ils vivaient à Sadec, et l'oisiveté totale de ces jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans paraissait à tous inadmissible, sauf bien entendu à nous-mêmes. Nous ne cherchions pas à la justifier. « C'est un bien grand malheur », disait-on à ma mère à ce propos, ce à quoi elle répondait régulièrement « A qui le dites-vous ! », mais sans vraie conviction. Mon frère cadet avait décidé qu'il serait chasseur, qu'il deviendrait le plus grand chasseur d'Indochine, qu'il se passerait de la plantation. Il chassait dès quatorze ans dans la chaîne de l'Éléphant, et à vingt et un ans il comptait à son actif douze tigres et une panthère noire. « C'est un métier de con », lui disait mon frère aîné, ce à quoi il répondait que c'était le seul qui convenait à un homme « courageux mais pas doué pour les études ». L'intrusion de Léo dans la famille changea tous les plans. Dès qu'on connut le montant de sa fortune, il fut décidé à l'unanimité que Léo paierait les chettys, financerait diverses entreprises (une scierie pour mon frère cadet et un atelier de décoration pour mon frère aîné) dont les plans furent soigneusement étudiés par ma mère, qu'en outre et accessoirement il munirait chaque membre de la famille d'une auto particulière. J'étais chargée de transmettre ces projets à Léo et de le « sonder » à cet effet, sans rien lui promettre en contrepartie. « Si tu pouvais ne pas l'épouser, disait ma mère, ce serait mieux, il est tout de même un indigène, tu me diras ce que tu voudras... » Je me révoltais et je disais que j'épouserais Léo, ce à quoi ma mère me répondait « Si tu es habile et si tu sais y faire, tu peux très bien l'éviter... » Si j'insistais, je recevais une volée. Ma mère me faisait jurer « sur sa tête » que je ne me donnerais jamais à Léo : « Tu peux faire exactement tout ce que tu veux, mais ne couche pas avec lui, tires-en tout ce que tu peux, tu en as le droit, pense à ta pauvre mère, mais ne couche pas avec lui - sans ça personne d'autre ne voudra de toi. » Ma mère avait une croyance absolue dans la virginité des jeunes filles : « Le plus grand bien d'une jeune fille, c'est sa pureté. » Si je couchais avec Léo, à jamais personne d'autre ne voudrait de moi, même pas Léo. Plus tard, un an après ma rencontre avec Léo, celui-ci déclara qu'à sa grande douleur il ne pouvait m'épouser que totalement déshérité par son père, qui ne voulait à aucun prix de ce mariage. Ma mère alors parla de « l'attaquer en justice » pour m'avoir compromise. Elle avait tellement compté sur Léo que ce refus lui apparaissait être un désastre, non seulement pour moi mais pour mes frères qui avaient eu la naïveté de compter sur lui. Mais ma mère était bonne et elle permit néanmoins à

Léo de continuer à me fréquenter, elle le voyait elle-même assez souvent, peut-être ne désespérait-elle pas tout à fait qu'il m'épouserait – en attendant, elle et mes frères en tiraient quelques avantages appréciables sur lesquels je reviendrai.

Comment Léo me remarqua-t-il ? Il me trouva à son goût. Je ne m'explique la chose que parce que Léo lui-même était laid. Il avait eu la petite vérole et il en avait gardé des traces - il était nettement plus laid que l'Annamite moyen mais il s'habillait avec un goût parfait, il était d'un soin et d'une propreté méticuleux, il était d'une politesse dont il ne se départit jamais, même chez moi où la grossièreté régnait en permanence, même à mon égard. Par ailleurs Léo était d'une générosité vraie, mais suffisamment éclairée pour qu'on ne puisse pas lui « demander n'importe quoi ». Il était assez fin pour ainsi saisir dès son entrée dans ma famille le danger qu'il y courrait s'il se laissait faire. Cette méfiance native n'empêchait pas que Léo fût à peu près inintelligent. Il était d'un snobisme européen du pire goût, ce qui n'empêche qu'il m'en imposait drôlement parce qu'il savait danser le charleston, qu'il commandait ses cravates à Paris, qu'il avait vu en chair et en os Joséphine Baker aux Folies-Bergère. Il s'ennuyait de Paris et traînait une nostalgie qui n'était pas sans charme. Pendant près de deux ans il nous traîna, ma famille et moi, dans toutes les boîtes de nuit de Saïgon. Il venait me chercher dans sa Léon-Bollée, dans laquelle il trimbalaient ma mère et me deux frères. Ma mère demandait « une permission spéciale » à la directrice du pensionnat Barbet, et je sortais. C'est ce que Léo appelait « faire une descente » ou encore « faire la bringue ». Ma famille l'importunait et il aurait aimé s'en débarrasser, mais je lui avais dit une fois pour toutes que s'il ne « descendait » pas avec elle, je ne sortais pas avec lui. Ma mère avait là-dessus une conviction inébranlable : une jeune fille ne doit pas sortir seule avec un jeune homme, ou alors elle est compromise à jamais et elle ne trouve pas de mari. Mais dans mon refus de sortir avec Léo seul il y avait surtout, outre la foi que j'avais dans les paroles de ma mère, le désir le plus sincère et le plus constant de voir mes frères et ma mère profiter également de ma bonne fortune. J'avais l'impression que je « les sortais » à mon tour car sans Léo il n'en aurait pas été question, ma mère se trouvant à cette époque dans l'impossibilité d'acheter même dix litres d'essence pour venir me chercher à Saïgon. Combien de fois Léo nous trimbalaient de la sorte ? Sans doute de très nombreuses fois. Elles se confondent toutes. Nous étions connus dans tous les bars, thés, boîtes de nuit de la ville. Nous allions surtout à « la Cascade » qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres de la ville, et où il y avait une piscine « de nuit creusée à même le lit d'un torrent dont le cours avait été capté l'intérieur de cette piscine était éclairé à l'électricité et les corps s'y dessinaient, fluides et souples. Nous nous y baignions, mes frères et moi, avant de prendre le souper froid rituel et de danser. Ces soirées étaient curieuses, elles n'étaient pas gaies. Mes frères, qui tenaient Léo dans un grand mépris, arboraient une attitude silencieuse et digne. Ma mère souriait continuellement d'une façon triste et gentille, elle contemplait ses enfants qui dansaient avec fierté. Elle portait toujours les mêmes robes qui ressemblaient à des peignoirs, cousues sur le côté et aux épaules, sans ceinture, elle portait des bas de coton dans des souliers éculés. Elle se tenait un peu à l'écart de la table, son gros sac « qui ne la quittait jamais » sur ses genoux, dans lequel il y avait en permanence le plan-cadastre de la plantation et les reçus des chettys. À ce moment-là on disait d'elle que c'était une « martyre » à cause de ses deux fils, surtout à cause de son fils aîné pour lequel elle s'endettait chaque jour davantage, sans savoir du tout comment elle arriverait à s'en sortir. Elle-même disait qu'elle était une martyre et nous nous en étions persuadés, elle le disait chaque jour, chaque fois qu'elle me battait, chaque fois qu'elle se reposait et prenait le temps de réfléchir, pour nous elle était passée insensiblement à la condition de martyre comme on avance dans les grades du malheur. Elle était « martyre » comme on est autre chose. Elle disait : « Je suis attelée à mon malheur », « Je suis usée, ce qui peut m'arriver de mieux c'est de mourir », « Jusqu'au bout il faudra que je traîne mon fardeau », « Parfois je me demande ce que j'ai fait au ciel pour mériter un pareil calvaire ». Elle le disait trop, on y était devenus insensibles. On la disait alors très coupable de faiblesse, surtout à cause de cette histoire avec Léo qui lui porta un très grand tort. On disait : « Mme D. laisse sa fille sortir avec des Annamites, cette petite est complètement perdue, c'est malheureux. » On nous voyait toujours en compagnie de Léo et de ses amis, on disait de moi que « je couchais avec des indigènes ». J'avais quinze ans. Léo ne m'avait pas encore touchée que j'étais considérée à Saïgon comme « la pourriture de la ville ». On s'en doutait bien, mais ces racontars, nous les interprétions d'une façon rassurante. Lorsque finalement plus personne ne consentit à nous fréquenter, maman dit : « Ils sont jaloux, laissons faire. » Je crois que ma mère trouvait un vrai repos dans ces nuits passées dans les cabarets. Elle ne touchait pas au champagne. Ses grosses mains sur son sac, elle se tenait à notre disposition, jamais elle ne parlait de rentrer. De temps en temps elle disait un mot gentil à Léo, parce qu'elle jugeait que mes frères étaient trop froids avec lui et en signe de gratitude. (Je revois ces mains de ma mère agrippées sur son sac comme à sa destinée. Les mains de Dieu ne me

semblent pas plus belles. Quand j'étais toute petite et que j'avais par hasard aperçu quelque chose qui m'obsédait ou qu'une pensée terrifiante me venait, par exemple celle de la mort possible de ma mère, lorsque à cinq ans je la découvris mortelle, j'allais vers elle et le lui disais. Ma mère passait alors sa main sur mon visage, doucement, et me disait : « Oublie. » J'oubliais et repartais rassérénée. Avec ces mêmes mains, plus tard, elle me battait. Et elle gagnait mon pain en corrigeant des copies ou en faisant des comptes à longueur de nuit. Elle y mettait la même générosité. Elle battait fort, elle trimait fort, elle était profondément bonne, elle était faite pour les violentes destinées, pour explorer à coups de hache le monde des sentiments. Elle était fort malheureuse, mais elle trouvait son compte de bonheur dans ce malheur même parce qu'elle aimait le travail et le sacrifice, et ce qu'elle préférait à tout c'était s'oublier, s'étourdir dans des illusions sans fin. Ma mère rêvait comme je n'ai jamais vu personne rêver. Elle rêvait son malheur même, elle en parlait avec fierté, elle ne connaissait pas la vraie tristesse mais seulement la douleur, parce qu'elle avait une âme d'une violence royale qui ne se serait pas complue dans l'acceptation que toute tristesse comporte.)

Si lorsque nous dansions elle avait l'air triste, c'était sans le savoir, elle ne l'était pas en fait, elle était simplement contente. C'était son air qui pouvait tromper. Léo n'aurait pas accepté que je danse avec quelqu'un d'autre que lui, sauf avec mes frères. Mes frères passaient leur temps à épier les filles qui leur plaisaient dans le cabaret. Quand il s'en trouvait une que mes deux frères trouvaient trop à leur goût, il était rare que ça ne finisse pas mal. Aussi maman, qui avait l'œil, proposait de partir et se disait fatiguée. Je n'aimais pas danser, sauf avec mon frère cadet avec qui je valsais. Léo dansait régulièrement à contretemps, il croyait très bien danser. Au début nous attirions les rires des clients, mais à la fin tout le monde nous connaissait et personne n'y prêtait attention. Il était petit et portait des costumes à épaules tombantes, ce qui ne l'avantageait pas. Il y avait un tango qu'il jugeait irrésistible parce qu'il l'avait dansé à Paris : « Je ne suis pas curieux mais je voudrais savoir pourquoi les femmes blondes ont toujours des poils noirs.

Léo était le ridicule même et j'en souffrais beaucoup. Il avait une tournure ridicule, parce qu'il était si maigre et petit et qu'il avait les épaules tombantes. Puis il s'en croyait tant. En auto il était sortable, parce qu'on ne voyait pas sa taille mais seulement sa tête qui, si elle était laide, n'était pas dénuée d'une certaine distinction. Jamais je n'ai consenti à faire avec lui cent mètres à pied dans une rue. Si la faculté de honte d'un être pouvait s'épuiser, je l'aurais épuisée avec Léo. C'était tout simplement terrible. Je ne consentais « à danser avec lui que les tangos parce que les lumières vives s'éteignaient et qu'une lumière très tamisée, rougeoyante, la remplaçait, ce qui permettait à notre couple de passer plus inaperçu. Je m'étais arrangée avec lui pour ne danser que le tango : comme à cette époque cette danse était en vogue, je dansais suffisamment avec Léo pour qu'il jugeât encore utile de nous sortir. Je prétendais que je n'aimais aucune autre danse que le tango (que d'ailleurs je n'ai jamais réussi à aimer depuis). Je n'aimais déjà pas, instinctivement, cette danse, et je me mis à la détester en peu de temps. Comme elle a été pour Léo pendant des mois la seule occasion de se rapprocher de moi, il la dansait d'une façon assez lubrique, collé à moi, le ventre dehors et avec un air de contentement douloureux. Quant au charleston, il battait son plein à Paris, mais à Saïgon il commençait seulement à se danser. Léo connaissait le charleston et l'aimait à la folie. Il me supplia pendant des mois de l'apprendre afin que nous puissions le danser ensemble. La perspective de le danser avec lui sur une piste à moitié vide m'a toujours fait reculer. Jamais je n'appris le charleston. J'étais faite de telle façon que cette perspective me mettait au désespoir, lorsque par malheur Léo insistait pour que nous essayions. Quelques rares fois, hors de lui, et dans le désir exaspéré de danser le charleston, il le dansa avec des jeunes filles qui se trouvaient dans la salle ; comme il était indigène et pour ne pas essayer de refus, il ne pouvait se permettre d'inviter que celles dont l'aspect dénotait une certaine vulgarité et une condition sociale très moyenne. Il croyait que ces décisions extrémistes (parce qu'on ne savait pas, il pouvait tout de même essayer un refus) me feraient de l'effet. Il est vrai qu'elles ne me laissaient pas indifférente, mais avant tout le supplice était de voir se ridiculiser de la sorte l'homme qui passait pour mon amant et avec lequel je devrais passer ma vie. Les propos que me tenait Léo étaient exclusivement d'ordre amoureux. En général il se plaignait de moi, et prétendait que je le faisais beaucoup souffrir. Il était d'une jalousie qui empoisonnait nos relations. Mais à quinze ans de distance, je vois bien que sans cette jalousie je n'aurais jamais pu continuer à le voir. Il me faisait des scènes et imposait des conditions aux « sorties » dont il avait compris qu'elles me plaisaient bien. Il me disait : « Maintenant que je vous ai sortie de la panade, vous allez me tromper. » Il vivait dans cette hantise, ça devait être en vertu d'une disposition native à la jalousie car dès le début je pris nos relations très au sérieux, et ne lui donnai jamais l'occasion d'être jaloux. Après le charleston, c'était le cinéma que Léo aimait, le cinéma américain. Aussi me disait-il : « C'est bien simple, si tu me trompes je te descends. » Comment

l'aurais-je trompé et avec qui ? Je ne couchai avec lui qu'une seule fois et au bout de deux ans de supplications. Ce qu'il appelait « le tromper », ç'aurait été par exemple embrasser quelqu'un d'autre que lui, ou danser avec un Européen. Je me pliais à toutes ses exigences, je lui donnais un emploi détaillé de mon temps. Je m'y pliais avec un vrai sérieux. J'ai passé ainsi une certaine partie de mon existence à me créer des obligations imaginaires et à les observer avec une rigueur peu commune. Je croyais vraiment que j'étais coupable vis-à-vis de Léo, et j'étais au supplice de ne pouvoir « faire plus ». Une bonne partie de mon temps avec lui, je le passais à jurer sur la tête des divers membres de ma famille que je lui étais fidèle. Mais Léo ne me croyait jamais tout à fait. Mon frère aîné lui disait : « Ma sœur est une grue », et Léo me [tenait] de lui donner des explications que j'étais incapable de lui fournir. Aussi bien que je m'en souviens, les rares moments que je passais seule avec Léo étaient des interrogatoires en règle. Ou bien, quand l'endroit s'y prêtait, [des] corps à corps sérieux lors desquels Léo essayait de m'embrasser sur la bouche. Pourtant j'en étais amoureuse à ma façon, et lorsque pour me punir il restait une semaine sans me voir, j'étais très malheureuse. J'étais amoureuse de Léo-dans-sa-Léon-Bollée. Assis dans sa magnifique limousine, il me faisait un effet considérable et auquel je ne m'habituais pas. J'étais aussi amoureuse de Léo lorsqu'il payait les dîners froids et le champagne des boîtes de nuit. Il le faisait négligemment, avec une désinvolture qui m'allait droit au cœur. Jamais, exactement jamais, ma mère ou mes frères n'auraient proposé de régler quoi que ce soit, jamais (si, peut-être une fois en deux ans, et encore je n'en suis pas sûre) il ne fut invité à déjeuner chez moi. Souvent, avant d'aller dans les boîtes de nuit, il nous invitait à dîner dans un restaurant chinois de Cholen. Cela arrivait lorsque j'avais été « gentille » ; il s'en tapait alors pour cent piastres (mille francs en 1931), et ce n'était qu'un commencement. Ma mère et mes frères trouvaient qu'il n'en faisait jamais assez. Ils s'en irritaient bien souvent, mais ils n'osaient pas le lui dire directement. »

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES SUR DURAS

Document 1. « Un personnage héroïque », Entretien avec J. Vallier, propos recueilli par A. Armel, *Magazine Littéraire* n°452, avril 2006 (extrait)

Dans son œuvre, Marguerite Duras a donné une grande importance au personnage de la mère. Qui était Marie Donnadieu ?

Marre Legrand, épouse Donnadieu, avait reçu une bonne éducation, dans une école normale d'Institutrice. Elle y avait acquis une culture générale assez large et le sens de la mission à accomplir. Son origine était paysanne : sa famille possédait de la terre. Elle avait une certaine assurance, un sens de la propriété mais aussi du devoir. Cette femme s'est retrouvée veuve, avec trois enfants à élever. Elle a assumé son rôle tant sur le plan professionnel que sur le plan familial. L'argent a beaucoup compté car la disparition de son mari a entraîné une baisse importante de ses revenus. Elle a géré seule les affaires familiales et apparaît comme une maîtresse femme, même dans le domaine financier. Elle était sans doute faible avec son fils aîné, mais l'imagination de sa fille a beaucoup accentué les choses. Entre Marguerite et elle, il y a certainement eu une relation passionnée. Cette mère avait un grand amour de ses enfants et pour la fille, en l'absence du père, tout passait par la mère.

Marguerite Duras a donc beaucoup inventé ?

Elle a transformé en épopée ce que sa mère a vécu. Elle en a fait un personnage proche de la folie. Or Marie Donnadieu a assumé une carrière très honorable. Dans des petits postes comme Sadec ou Vinh-Long une directrice d'école était un personnage respecté. Elle se dévouait à ses élèves sans distinction de race ni de classe : elle était l'institutrice de la Troisième République qui assumait sa mission jusqu'au bout, pas du tout une personne déclassée. Elle même se voyait d'ailleurs comme une bourgeoise. Toute son ambition a été d'acquiescer de la terre et de tenir son rang, en élevant ses enfants le plus dignement possible.

Elle a acheté une concession agricole.

Oui, pour que ses fils puissent avoir du bien. Cette acquisition ne s'est pas faite tout à fait comme Marguerite Duras l'a raconté. L'Administration française est peu intervenue. Les eaux salées infiltraient bien les rizières, mais d'autres terrains, plus en hauteur, n'étaient pas envahis par les eaux. Les barrages ont existé, sans que cela aboutisse à un désastre. Marie Donnadieu n'a abandonné la concession qu'en partant d'Indochine en 1949. Dans cette région du

Cambodge, l'Administration française développait le tourisme et Mme Donnadiou le savait. Une route avait été construite, ainsi qu'un palace, le grand Hôtel du Bokor, pour faire concurrence aux hôtels anglo-saxons comme le fameux Prince of Wales à Ceylan: les circuits internationaux de voyage de chasseurs de fauves passaient par la chaîne de l'Éléphant. Ce pays n'était pas la jungle mais une Riviera cambodgienne en puissance.

Comment expliquer-vous alors l'image que Marguerite Duras donne de sa mère et de son enfance?

Lorsqu'elle s'est retrouvée en 1928, au lycée de Saigon, au milieu de filles de la grande bourgeoisie coloniale, elle a sans doute souffert de ne pas avoir une mère très élégante, comme celles de ses camarades, filles de grands administrateurs. Dans la société de Saigon, celle d'une petite sous-préfecture, tout ce qui sortait de la norme paraissait étrange.

L'histoire de l'amant chinois est-elle plausible dans ce contexte ?

Il y avait, à Sadec, un jeune homme issu d'une famille chinoise, riche et connue. Marguerite Duras l'a fréquenté sans que leur relation ait eu forcément l'intimité répétée décrite dans *L'Amant*. Là encore, son imagination s'est emparée d'une situation réelle. La richesse de cette famille la fascinait. La voiture, la Morris Léon Bollée, personne à Saigon ne l'a jamais vue. Une jeune fille ne pouvait avoir ce genre de relation avec un soupirant indigène venant la chercher à la porte du lycée sans que tout Saigon le sache et que ça fasse scandale, Or, personne n'a jamais entendu parler de cette histoire. Cela ne prouve rien mais invite à la prudence.

Documents 3. Laure Adler, *Marguerite Duras, I « Les racines de l'enfance »*, 1998

Aujourd'hui encore, à Hô Chi Minh-Ville, de vieux lettrés vietnamiens vous parlent les yeux embués de larmes du livre de Marguerite *Un barrage contre le Pacifique*. Ce n'est pas tant le désespoir de la mère qui les émeut, que la flamme avec laquelle Marguerite a su dans ce livre rendre hommage à ces hommes morts pour la France en construisant des routes, au milieu des marécages, sous un soleil de plomb. On enchaînait les hommes, les uns aux autres. On prenait des pauvres paysans crevant de faim et des condamnés politiques encadrés par des chefs de milice, anciens de la coloniale, qui avaient reçu l'ordre de les faire travailler jusqu'à l'épuisement, De nombreux témoins ont vu des groupes traînant des cadavres. Cette histoire, orale et interdite, n'a jamais été consignée. C'est tout juste si on en trouve quelques échos dans les livres de Léon Werth, et dans quelques textes du jeune Malraux. Marguerite a rendu hommage à ces héros anonymes sacrifiés. Aujourd'hui encore, des étudiants vietnamiens vibrent de reconnaissance envers Marguerite Duras, la seule à avoir su parler de ces enfants de la plaine qui, à peine nés, étaient destinés à mourir de faim, de choléra ou de la dysenterie : « Les enfants retournaient simplement à la terre comme les mangues sauvages des hauteurs, comme les petits singes de l'embouchure du lac »

Un barrage contre le Pacifique demeure un grand livre, son plus grand livre d'amour et de désespoir; un maître livre sur le dégoût : celui de l'injustice de devoir vivre comme ça, abandonnée au monde, au seuil de l'adolescence. Marguerite, à la fin de sa vie, l'aimait encore. C'était à l'époque on elle disait qu'elle n'avait pas fait grand-chose de bien. Le Barrage c'est sacré, me disait-elle. « J'aurais pu aller plus loin. Mais c'était le territoire de la mère. Quand il est sorti de l'imprimerie, j'ai pris ma voiture et je l'ai apporté à ma mère qui habitait alors près de la Loire. J'ai attendu qu'elle le lise. Elle est restée allongée dans sa chambre du haut. Elle m'a appelée pour me dire comment as tu pu écrire cela. C'est une infamie. Je vous ai tous aimés ». Marguerite est repartie vers Paris. À Xavière Gauthier, elle confie qu'elle n'a pas raconté « complètement » dans le *Barrage*. « Je ne voulais pas raconter tout. On m'avait dit : il faut que ce soit harmonieux. C'est beaucoup plus tard que je suis passé à l'incohérence. »

Le Barrage reste dans la mémoire comme le roman de la mère. Mère défaite par la vie, brisée par le « vampirisme colonial » brisé physiquement, cassée mentalement, seule face aux éléments, à la lisière de la folie.

Elle se réveille. Elle hurle le nom de ses enfants. On répond plus, plus d'enfants dans la plaine. Elle prépare le repas d'échassier et de riz. Plus personne pour manger. La plaine est vide. On n'est plus là.

La terre au premier jour.

Elle serait punie la mère

De nous avoir aimés.

Document 2. Laure Adler, *Marguerite Duras*, « le personnage de M Jo », 1988

« Marguerite était à vendre. Les frères n'envisageaient pas de travailler, la mère considérait comme normal que sa fille quitte la famille moyennant espèces sonnantes et trébuchantes. Ils lui cherchèrent un parti avant même le début de l'histoire avec Léo. En vain. Personne, apparemment, ne voulait de Marguerite. Survient, miraculeusement, la rencontre avec Léo. « Comment Léo me remarqua-t-il ? Il me trouva à son goût. Je ne m'explique la chose que parce que Léo lui-même était laid. Il avait eu la petite vérole, et il en avait gardé des traces. Il était nettement plus laid qu'un Annamite moyen mais il s'habillait avec un goût parfait. » Tant pis s'il était laid. Tant pis pour les midinettes et les cœurs sensibles (dont j'étais) qui ont fantasmé sur la beauté sensuelle de l'amant, sa peau de pluie, ses mains expertes, son corps parfait. L'amant est très laid et mal foutu. L'amant apparaît même répugnant aux yeux de cette tendre jeune fille, oui, mais l'amant s'intéresse à elle. Quelqu'un de l'autre sexe la regarde enfin, la prend en considération, lui donne l'impression d'exister. Certes, Marguerite a attiré l'attention d'un de ses camarades de classe du lycée Chasseloup-Laubat qui la poursuit de ses avances depuis des mois. Mais il lui apparaît encore plus laid que Léo. Plus dégoûtant encore ! Et puis, il n'est pas riche (...) Entre le petit copain de classe un peu niais et le jeune homme au visage grêlé à la Léon Amédée Bollée, le choix n'est guère difficile à comprendre. D'ailleurs s'agit-il véritablement d'un choix ? Pas vraiment. Marguerite est acculée. La pression de son frère et de sa mère s'exerce fortement sur elle. Elle est mise, croit-elle, dans la nécessité de chercher un homme. Elle le trouve. Elle ne l'attend pas mais il tombe à point. Elle se sent dans l'obligation de sauver sa famille de la misère. Elle seule peut le faire. Au tout début elle ne dit rien à sa mère. Elle se promène l'après-midi dans les rues de Saïgon vitres fermées avec lui. Elle se renseigne auprès de lui et des habitants de Sadec sur le montant de sa fortune familiale. Elle acquiert vite la certitude de son immense richesse. Elle le présente à sa famille au cours de vacances Sadec puis, progressivement, poussée par sa mère et son grand frère, elle lui met le marché en main un passible amour contre beaucoup de piastres. Il y eut le rêve du Barrage. Il y aura désormais, non pour Marguerite seule mais pour la famille Donnadiou, le rêve de la richesse de l'amant. « L'intrusion de Léo dans la famille changera tous les plans. Dès qu'on connut le montant de sa fortune, il fut décidé à l'unanimité que Léo paierait les chettys, financerait diverses entreprises (une scierie pour mon frère cadet, un atelier de décoration pour mon frère aîné) dont les plans furent soigneusement étudiés par ma mère, qu'en outre et accessoirement il munirait chaque membre de la famille d'une auto particulière. J'étais chargée de transmettre ces projets à Léo et de le « sonder » à cet effet, sans rien lui promettre en contrepartie. » (...)

L'amant devient alors l'objet d'échange, la source de l'argent, l'unique ressource de la famille Donnadiou. Dans ce jeu pervers dont elle prend l'initiative, Marguerite est-elle dupe, complice ou victime ? Elle se pique au jeu. Au jeu de l'amour qu'elle transfigurera par l'écriture dans ses deux versions de l'amant. Belle revanche de l'écrivain sur la sordide réalité ! Elle fera résonner cette histoire qu'elle amplifiera et romancera de manière si émouvante et apparemment si véridique que l'amant deviendra un épisode de sa vraie vie – que nul ne songera à contester. Avec le livre *L'Amant*, elle s'est vengée. D'une histoire minable, elle a fait un conte érotique. Elle a encaissé l'argent avec délices. Elle semblait enfin apaisée. Mais m'a-t-elle dit la vérité quand elle m'a expliqué qu'elle se trouvait alors sous l'emprise totale de sa famille, qu'elle était pieds et poings liés, devenue objet, contrainte de continuer ce trafic ?»

Séquence n° 4 : RÉÉCRITURES DURASSIENNES. LA SCÈNE DE PREMIÈRE RENCONTRE AMOUREUSE AVEC L'AMANT**Objet(s) d'étude :** *Les réécritures du XVIIe siècle à nos jours.***Problématique :** Comment et pourquoi Marguerite Duras réécrit-elle constamment cette scène topique de la première rencontre amoureuse ?*Première partie : l'exposé***Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :**

- **Groupement de textes :**
 - ✓ **Analyses d'extraits :**
 - ✓ *Un Barrage contre le Pacifique, 1950*, « Montrez-nous ce planteur du Nord (...) l'oreille de Suzanne »
 - ✓ *L'Éden cinéma, 1977*, « Dans la cour de la cantine (...) Ça fait vingt-quatre chevaux. »
 - ✓ *L'Amant, 1984*, « L'homme élégant est descendu (...) Il l'a emmenée dans l'automobile noire. »
 - ✓ *L'Amant de la Chine du Nord, 1991*, « C'est le fleuve. (...) Ce que fait le chauffeur. »

*Seconde partie : l'entretien***Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :**

- ✓ Les principes de la réécriture
- ✓ Du texte-source à ses réécritures

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Œuvres intégrales**
 - ✓ Marguerite DURAS, *Un Barrage contre le Pacifique*, 1950
 - ✓ Marguerite DURAS, *L'Amant de ma Chine du Nord*, 1991
- **Anthologie sur la première rencontre amoureuse**
 - ✓ PÉTRARQUE, *Le Chansonnier*, Sonnet LXI, 1336, trad° J. Lavauzelle
 - ✓ Pierre de RONSARD - *Sonnets pour Hélène* - Sonnet IX, 1578
 - ✓ Jean RACINE, *Phèdre*, I, 3, 1677
 - ✓ Théophile GAUTIER, *La Morte amoureuse*, 1836
 - ✓ Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, 1869
 - ✓ Marguerite DURAS, *Cahiers de la guerre et autres textes*, « Enfance et adolescence en Indochine », écrit en 1943 et 1949, publié en 2006
 - ✓ El JAMES, *Cinquante nuances de Grey*, 2012.
- **Théorie sur la première rencontre amoureuse**
 - ✓ Jean ROUSSET, *Leurs yeux se rencontrèrent. La scène de première vue dans le roman*, 1981, extraits

Activités complémentaires :

- ✓ Réécriture parodique personnelle d'une première scène de rencontre amoureuse

RÉÉCRITURE : LA PREMIÈRE SCÈNE DE RENCONTRE AVEC L'AMANT CHEZ DURAS**Texte 1. *Un Barrage contre le Pacifique*, 1950**

« – Montrez-nous ce planteur du Nord, dit la mère.

– C'est le type près d'Agosti, dans le coin. Il revient de Paris.

Ils l'avaient déjà vu à côté d'Agosti. Il était seul à sa table : c'était un jeune homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans, habillé d'un costume de tussor grège. Sur la table il avait posé un feutre du même grège. Quand il but une gorgée de pernod ils virent à son doigt un magnifique diamant, que la mère se mit à regarder en silence, interdite.

– Merde, quelle bagnole, dit Joseph. Il ajouta : pour le reste, c'est un singe.

« Le diamant était énorme, le costume en tussor, très bien coupé. Jamais Joseph n'avait porté de tussor. Le chapeau mou sortait d'un film : un chapeau qu'on se posait négligemment sur la tête avant de monter dans sa quarante chevaux et d'aller à Longchamp jouer la moitié de sa fortune parce qu'on a le cafard à cause d'une femme. C'était vrai, la figure n'était pas belle. Les épaules étaient étroites, les bras courts, il devait avoir une taille au-dessous de la moyenne. Les mains petites étaient soignées, plutôt maigres, assez belles. Et la présence du diamant leur conférait une valeur royale, un peu déliquescente. Il était seul, planteur, et jeune. Il regardait Suzanne. La mère vit qu'il la regardait. La mère à son tour regarda sa fille. À la lumière électrique ses taches de rousseur se voyaient moins qu'au grand jour. C'était sûrement une belle fille, elle avait des yeux luisants, arrogants, elle était jeune, à la pointe de l'adolescence, et pas timide.

– Pourquoi tu fais une tête d'enterrement ? dit la mère. Tu ne peux pas avoir une fois l'air aimable ?

Suzanne sourit au planteur du Nord. Deux longs disques passèrent, fox-trot, tango. Au troisième, fox-trot, le planteur du Nord se leva pour inviter Suzanne. Debout il était nettement mal foutu. Pendant qu'il avançait vers Suzanne, tous regardaient son diamant : le père Bart, Agosti, la mère, Suzanne. Pas les passagers, ils en avaient vu d'autres, ni Joseph parce que Joseph ne regardait que les autos. Mais tous ceux de la plaine regardaient. Il faut dire que ce diamant-là, oublié sur son doigt par son propriétaire ignorant, valait à lui seul à peu près autant que toutes les concessions de la plaine réunies.

– Vous permettez, madame ? demanda le planteur du Nord en s'inclinant devant la mère.

La mère dit mais comment donc je vous en prie et rougit. Déjà, sur la piste, des officiers dansaient avec des passagères. Le fils Agosti, avec la femme du douanier.

Le planteur du Nord ne dansait pas mal. Il dansait lentement, avec une certaine application académique, soucieux peut-être de manifester ainsi à Suzanne, son tact, sa classe, et sa considération.

– Est-ce que je pourrai être présenté à madame votre mère ?

– Bien sûr, dit Suzanne.

– Vous habitez la région ?

– Oui, on est d'ici. C'est à vous l'auto qui est en bas ?

– Vous me présenterez sous le nom de M. Jo.

– Elle vient d'où ? elle est formidable.

– Vous aimez les autos tellement que ça ? demanda M. Jo en souriant.

Sa voix ne ressemblait pas à celle des planteurs ou des chasseurs. Elie venait d'ailleurs, elle était douce et distinguée.

– Beaucoup, dit Suzanne. Ici, il n'y en a pas ou bien c'est des torpédos.

– Une belle fille comme vous doit s'ennuyer dans la plaine... dit doucement M. Jo non loin de l'oreille de Suzanne.»

Texte 2. *L'Éden cinéma*, 1977

« Voix de Suzanne (...) :

« Dans la cour de la cantine de Réam ce soir-là il y avait une grande limousine noire.

À l'intérieur de cette limousine, un chauffeur en livrée qui attendait.

Musique.

La cantine s'allume.

Éclairage électrique — ampoules visibles, lumière rougeaude et triste.

Lorsque la cantine s'éclaire tous sont déjà assis, immobiles, figés dans la musique forte et la lumière,

Force de cette image : au centre de la scène Mr Jo. Il est en blanc, diamant au doigt, il est très éclairé. Les autres sont dans l'ombre et le regardent. Sauf Suzanne. Regardée par lui, Mr Jo.

Mr Jo était riche. Il était le fils unique d'un grand spéculateur de Saïgon.

Le père de Mr Jo avait racheté les plantations des Terres Rouges du nord du Cambodge pendant la crise du caoutchouc, il y avait dix ans. Il les revendait maintenant à prix d'or à des sociétés étrangères.

Le seul héritier de cette immense fortune était ce soir-là à Réam.

Musique.

Le diamant à la main gauche était énorme.

Temps.

Le costume était en tussor chinois - coupé à Paris. La limousine était admirable. Il était seul. Milliardaire.

Il était seul et il me regardait.

Du temps passe. Musique. Scène sans paroles :

La mère voit le regard de Mr Jo sur sa fille.

Elle se met à regarder sa fille

Et celle-ci sourit à l'héritier du planteur du Nord.

En silence, le caporal est entré et s'est accroupi. La mère et le caporal regardent Suzanne qui sourit au planteur du Nord : pas Joseph. Joseph regarde le sol.

Sur les tables, du champagne est servi.

Musique forte puis qui faiblit.

Il fallait partir de la plaine. Je savais que la mère avait peur de mourir alors qu'on était encore si jeunes. J'ai compris le regard de ma mère. J'ai souri au planteur du Nord.

C'était ma première prostitution.

Silence. Musique, mais faible. (La musique ne doit jamais gêner l'écoute des paroles.)

Mr Jo se lève et va s'incliner devant la mère.

La mère esquisse le geste de se lever.

LA MÈRE, très bas : Mais comment donc, je vous en prie...

Mr Jo va inviter Suzanne à danser.

Ils dansent. La mère regarde. Pas Joseph. Peut-être Joseph regarde-t-il vers le port pour ne pas regarder Suzanne.

Conversation entre Mr Jo et Suzanne, lente.

Première scène jouée

M. Jo, voix douce et distinguée : Vous habitez la région?

SUZANNE : Oui.

Temps.

C'est à vous l'auto qui est là-bas?

Oui.

Temps.

Mr JO : Est-ce que je pourrai être présenté à Madame votre mère?

SUZANNE : Oui.

Temps.

Quelle marque c'est ?

Mr JO : Une Moriss Léon Bollée.

Temps.

C'est ma marque préférée.

Temps.

Vous aimez tellement les automobiles?

SUZANNE : Oui.

Temps.

Ça fait combien de chevaux?

Mr JO, hésite : Vingt-quatre, je crois.

SUZANNE

Temps.

Ça coûte combien une auto comme ça ?

Mr JO, *hésite* : Dans les cinquante mille piastres, je crois.

Suzanne s'arrête de danser pendant quelques secondes et regarde Mr Jo.

SUZANNE : C'est formidable ce que c'est cher.

Mr JO, *surpris* : C'est un modèle spécial, c'est pourquoi.

Pas de réponse de Suzanne qui devient pensive.

Joseph cesse de regarder le port. Il regarde sa sœur. Ils se regardent. La mère le voit. Comme éblouie par Mr Jo et intriguée et inquiète du regard entre Joseph et Suzanne.

Mr JO : Je suis venu surveiller un embarquement de latex...

Pas de réponse de Suzanne.,

Une belle fille comme vous doit s'ennuyer dans cette plaine...

Vous êtes si jeune.

Pas de réponse de Suzanne.

Musique forte. Danse sans paroles, assez longtemps. Mr Jo danse bien. Suzanne est distraite.

La danse se termine. La musique reprend tant de suite.

Mr Jo et Suzanne vont à la table de la mère.

La mère se lève pour dire bonjour à Mr Jo.

Joseph reste assis.

Mr Jo s'assied. Puis Suzanne. Ils sont assis.

Le champagne est là.

Ils parlent.

C'est Suzanne qui parle la première.

SUZANNE, à Joseph, d'une traite

Son auto c'est une Morris Léon Bollée. Ça fait vingt-quatre chevaux.

Texte 3. *L'Amant*, 1984

« L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette. Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande mais d'où venez-vous ? Elle dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait ses études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saïgon ? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.

Chinois. Il est de cette minorité financière d'origine chinoise qui tient tout l'immobilier populaire de la colonie. Il est celui qui passait le Mékong ce jour-là en direction de Saïgon.

Elle entre dans l'auto noire. La portière se referme. Une détresse à peine ressentie se produit tout à coup, une fatigue, la lumière sur le fleuve qui se ternit, mais à peine. Une surdité très légère aussi, un brouillard, partout.

Je ne ferai plus jamais le voyage en car pour indigènes. Dorénavant, j'aurai une limousine pour aller au lycée et me ramener à la pension. Je dînerai dans les endroits les plus élégants de la ville. Et je serai toujours là à regretter tout ce que je fais, tout ce que je laisse, tout ce que je prends, le bon comme le mauvais, le car, le chauffeur du car avec qui je riaï, les vieilles chiqueuses de bétel des places arrière, les enfants sur les porte-bagages, la famille de Sadec, l'horreur de la famille de Sadec, son silence génial.

Il parlait. Il disait qu'il s'ennuyait de Paris, des adorables Parisiennes, des noces, des bombes, ah là là, de la Coupole, de la Rotonde, moi la Rotonde je préfère, des boîtes de nuit, de cette existence « épatante » qu'il avait menée pendant deux ans. Elle écoutait, attentive aux renseignements de son discours

qui débouchaient sur la richesse, qui auraient pu donner une indication sur le montant des millions. Il continuait à raconter. Sa mère à lui était morte, il était enfant unique. Seul lui restait le père détenteur de l'argent. Mais vous savez ce que c'est, il est rivé à sa pipe d'opium face au fleuve depuis dix ans, il gère sa fortune depuis son lit de camp. Elle dit qu'elle voit.

Il refusera le mariage de son fils avec la petite prostituée blanche du poste de Sadec.

L'image commence bien avant qu'il ait abordé l'enfant blanche près du bastingage, au moment où il est descendu de la limousine noire, quand il a commencé à s'approcher d'elle, et qu'elle, elle le savait, savait qu'il avait peur.

Dès le premier instant elle sait quelque chose comme ça, à savoir qu'il est à sa merci. Donc que d'autres que lui pourraient être aussi à sa merci si l'occasion se présentait. Elle sait aussi quelque chose d'autre, que dorénavant le temps est sans doute arrivé où elle ne peut plus échapper à certaines obligations qu'elle a envers elle-même. Et que de cela la mère ne doit rien apprendre, ni les frères, elle le sait aussi ce jour-là. Dès qu'elle a pénétré dans l'auto noire, elle l'a su, elle est à l'écart de cette famille pour la première fois et pour toujours. Désormais ils ne doivent plus savoir ce qu'il adviendra d'elle. Qu'on la leur prenne, qu'on la leur emporte, qu'on la leur blesse, qu'on la leur gâche, ils ne doivent plus le savoir. Ni la mère, ni les frères. Ce sera désormais leur sort. C'est déjà à en pleurer dans la limousine noire.

L'enfant maintenant aura à faire avec cet homme— là, le premier, celui qui s'est présenté sur le bac.

C'est arrivé très vite ce jour-là, un jeudi. Il est venu tous les jours la chercher au lycée pour la ramener à la pension. Et puis une fois il est venu un jeudi après-midi à la pension. Il l'a emmenée dans l'automobile noire. »

Texte 4. *L'Amant de la Chine du Nord*, 1991

« C'est le fleuve.

C'est le bac sur le Mékong. Le bac des livres.

Du fleuve.

Dans le bac il y a le car pour indigènes, les longues Léon Bollée noires, les amants de la Chine du Nord qui regardent.

Le bac s'en va.

Après le départ l'enfant sort du car. Elle regarde le fleuve. Elle regarde aussi le Chinois élégant qui est à l'intérieur de la grande auto noire.

Elle, l'enfant, elle est fardée, habillée comme la jeune fille des livres : de la robe en soie indigène d'un blanc jauni, du chapeau d'homme d'« enfance et d'innocence », au bord plat, en feutre-souple-couleur-bois-de-rose-avec-large-ruban-noir, de ces souliers de bal, très usés, complètement éculés, en-lamé-noir-s'il-vous-plaît, avec motifs de strass.

De la limousine noire est sorti un autre homme que celui du livre, un autre Chinois de la Mandchourie. Il est un peu différent de celui du livre : il est un peu plus robuste que lui, il a moins peur que lui, plus d'audace. Il a plus de beauté, plus de santé. Il est plus « pour le cinéma » que celui du livre. Et aussi il a moins de timidité que lui face à l'enfant.

Elle, elle est restée celle du livre, petite, maigre, hardie, difficile à attraper le sens, difficile à dire qui c'est, moins belle qu'il n'en paraît, pauvre, fille de pauvres, ancêtres pauvres, fermiers, cordonniers, première en français tout le temps partout et détestant la France, inconsolable du pays natal et d'enfance, crachant la viande rouge des steaks occidentaux, amoureuse des hommes faibles, sexuelle comme pas rencontré encore. Folle de lire, de voir, insolente, libre.

Lui, c'est un Chinois. Un Chinois grand. Il a la peau blanche des Chinois du Nord. Il est très élégant. Il porte le costume en tissu de soie grège et les chaussures anglaises couleur acajou des jeunes banquiers de Saïgon.

Il la regarde.

Ils se regardent. Se sourient. Il s'approche.

Il fume une 555. Elle est très jeune. Il y a un peu de peur dans sa main qui tremble, mais à peine, quand il lui offre une cigarette.

– Vous fumez ?

L'enfant fait signe : non.

– Excusez-moi... C'est tellement inattendu de vous trouver ici... Vous ne vous rendez pas compte...

L'enfant ne répond pas. Elle ne sourit pas. Elle le regarde fort. Farouche serait le mot pour dire ce regard. Insolent. Sans gêne est le mot de la mère : « on ne regarde pas les gens comme ça ». On dirait qu'elle n'entend pas bien ce qu'il dit. Elle regarde les vêtements, l'automobile. Autour de lui il y a le parfum de l'eau de Cologne européenne avec, plus lointain, celui de l'opium et de la soie, du tussor de soie, de l'ambre de la soie, de l'ambre de la peau. Elle regarde tout. Le chauffeur, l'auto, et encore lui, le Chinois. L'enfance apparaît dans ces regards d'une curiosité déplacée, toujours surprenante, insatiable. Il la regarde regarder toutes ces nouveautés que le bac transporte ce jour-là.

Sa curiosité à lui commence là.

L'enfant dit :

– C'est quoi votre auto ?...

– Une Morris Léon Bollée.

L'enfant fait signe qu'elle ne connaît pas. Elle rit.

Elle dit :

– Jamais entendu un nom pareil...

Il rit avec elle. Elle demande :

– Vous êtes qui ?

– J'habite Sadec.

– Où ça à Sadec ?

– Sur le fleuve, c'est la grande maison avec des terrasses. Juste après Sadec.

L'enfant cherche et voit ce que c'est. Elle dit :

– La maison couleur bleu clair du bleu de Chine...

– C'est ça. Bleu-de-Chine-clair.

Il sourit. Elle le regarde. Il dit :

– Je ne vous ai jamais vue à Sadec.

– Ma mère a été nommée à Sadec il y a deux ans et moi je suis en pension à Saïgon. C'est pour ça.

Silence. Le Chinois dit :

– Vous avez regretté Vinh-Long...

– Oui. C'est ça qu'on a trouvé le plus beau.

Ils se sourient.

Elle demande.

– Et vous ?...

– Moi, je reviens de Paris. J'ai fait mes études en France pendant trois ans. Il y a quelques mois que je suis revenu.

– Des études de quoi ?

– De pas grand-chose, ça ne vaut pas la peine d'en parler. Et vous ?

– Je prépare mon bac au collège Chasseloup-Laubat. Je suis interne à la pension Lyautey.

Elle ajoute comme si cela avait quelque chose à voir :

– Je suis née en Indochine. Mes frères aussi. Tous on est nés ici.

Elle regarde le fleuve. Il est intrigué. Sa peur s'en est allée. Il sourit. Il parle. Il dit :

– Je peux vous ramener à Saïgon si vous voulez.

Elle n'hésite pas. L'auto, et lui avec son air moqueur... Elle est contente. Ça se voit dans le sourire des yeux. Elle racontera la Léon Bollée à son petit frère Paulo. Ça, lui, il comprendra.

– Je veux bien.

Le Chinois dit – en chinois – à son chauffeur de prendre la valise de l'enfant dans le car et de la mettre dans la Léon Bollée. Ce que fait le chauffeur. »

<p>TEXTES POUR L'ENTRETIEN ANTHOLOGIE SUR LA PREMIÈRE RENCONTRE AMOUREUSE</p>
--

PÉTRARQUE, *Le Chansonnier*, Sonnet LXI

Ce recueil de 366 poèmes composés en italien par Pétrarque est consacré à son amour intemporel : Laure, que Pétrarque aurait aperçue le 6 avril 1327, dans l'église Sainte-Claire à Avignon.

Béni soit le jour, le mois, et l'année,
 et la saison, et le temps, et l'heure, et l'instant,
 et le beau pays, et l'endroit où je fus captivé
 par deux beaux yeux qui m'ont lié ;

et béni aussi le premier doux supplice
 qui avec Amour s'est associé,
 et l'arc et les flèches dont je fus la cible,
 et aussi les blessures qui jusqu'à mon cœur ont pénétré.

Pierre de RONSARD, *Sonnets pour Hélène* - Sonnet IX

L'autre jour que j'étais sur le haut d'un degré,
 Passant tu m'avisas, et me tournant la vue,
 Tu m'éblouis les yeux, tant j'avais l'âme émue
 De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.

Ton regard dans le cœur, dans le sang m'est entré
 Comme un éclat de foudre alors qu'il fend la nue :
 J'eus de froid et de chaud la fièvre continue,

Heureuses sont les nombreuses voix où j'ai
 crié le nom de ma dame de toutes parts,
 et aussi les soupirs, et les larmes, et le désir ;

et bénies soient toutes les cartes
 où j'acquis la gloire, et la pensée de moi,
 qui n'est que d'elle seulement, où aucune autre n'a part.

D'un si poignant regard mortellement outré.

Et si ta belle main passant ne m'eût fait signe,
 Main blanche, qui se vante être fille d'un Cygne,
 Je fusse mort, Hélène, aux rayons de tes yeux ;

Mais ton signe retint l'âme presque ravie,
 Ton œil se contenta d'être victorieux,

Ta main se réjouit de me donner la vie.

Jean RACINE, *Phèdre*, I, 3, 1677

Phèdre relate son amour imposé par les dieux pour d'Hippolyte à sa servante Œnone

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
 Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
 Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
 Athènes me montra mon superbe ennemi :
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler :
 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
 D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !
 Par des vœux assidus je crus les détourner :
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
 De victimes moi-même à toute heure entourée,
 Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
 D'un incurable amour remèdes impuissants !
 En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !
 Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,

J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
 Même au pied des autels que je faisais fumer,
 J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
 Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
 Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
 J'excitai mon courage à le persécuter.
 Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
 Je pressai son exil ; et mes cris éternels
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
 Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,
 Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
 De son fatal hymen je cultivais les fruits.
 Vaines précautions ! Cruelle destinée !

Théophile Gautier, *La Morte amoureuse*, 1836

Je levai par hasard ma tête, que j'avais jusque-là tenue inclinée, et j'aperçus devant moi, si près que j'aurais pu la toucher, quoique en réalité elle fût à une assez grande distance et de l'autre côté de la balustrade, une jeune femme d'une beauté rare et vêtue avec une magnificence royale. Ce fut comme si des écailles me tombaient des prunelles. J'éprouvai la sensation d'un aveugle qui recouvrerait subitement la vue. L'évêque, si rayonnant tout à l'heure, s'éteignit tout à coup, les cierges pâlirent sur leurs chandeliers d'or comme les étoiles au matin, et il se fit par toute l'église une complète obscurité. La charmante créature se détachait sur ce fond d'ombre comme une révélation angélique ; elle semblait éclairée d'elle-même et donner le jour plutôt que le recevoir.

Je baissai la paupière, bien résolu à ne plus la relever pour me soustraire à l'influence des objets extérieurs ; car la distraction m'envahissait de plus en plus, et je savais à peine ce que je faisais.

Une minute après, je rouvris les yeux, car à travers mes cils je la voyais étincelante des couleurs du prisme, et dans une pénombre pourprée comme lorsqu'on regarde le soleil. Oh ! comme elle était belle ! Les plus grands peintres, lorsque, poursuivant dans le ciel la beauté idéale, ils ont rapporté sur la terre le divin portrait de la Madone, n'approchent même pas de cette fabuleuse réalité. Ni les vers du poète ni la palette du peintre n'en peuvent donner une idée. Elle était assez grande, avec une taille et un port de déesse ; ses cheveux, d'un blond doux, se séparaient sur le haut de sa tête et coulaient sur ses tempes comme deux fleuves d'or ; on aurait dit une reine avec son diadème ; son front, d'une blancheur bleuâtre et transparente, s'étendait large et serein sur les arcs de deux cils presque bruns, singularité qui ajoutait encore à l'effet de prunelles vert de mer d'une vivacité et d'un éclat insoutenables. Quels yeux ! avec un éclair ils décidaient de la destinée d'un homme ; ils avaient une vie, une limpidité, une ardeur, une humidité brillante que je n'ai jamais vues à un œil humain ; il s'en échappait des rayons pareils à des flèches et que je voyais distinctement aboutir à mon cœur. Je ne sais si la flamme qui les illuminait venait du ciel ou de l'enfer, mais à coup sûr elle venait de l'un ou de l'autre. Cette femme était un ange ou un démon, et peut-être tous les deux ; elle ne sortait certainement pas du flanc d'Ève, la mère commune. Des dents du plus bel orient scintillaient dans son rouge sourire, et de petites fossettes se creusaient à chaque inflexion de sa bouche dans le satin rose de ses adorables joues. Pour son nez, il était d'une finesse et d'une fierté toute royale, et décelait la plus noble origine. Des luisants d'agate jouaient sur la peau unie et lustrée de ses épaules à demi découvertes, et des rangs de grosses perles blondes, d'un ton presque semblable à son cou, lui descendaient sur la poitrine. De

temps en temps elle redressait sa tête avec un mouvement onduleux de couleuvre ou de paon qui se rengorge, et imprimait un léger frisson à la haute fraise brodée à jour qui l'entourait comme un treillis d'argent.

Elle portait une robe de velours nacarat, et de ses larges manches doublées d'hermine sortaient des mains patriciennes d'une délicatesse infinie, aux doigts longs et potelés, et d'une si idéale transparence qu'ils laissaient passer le jour comme ceux de l'Aurore.

Tous ces détails me sont encore aussi présents que s'ils dataient d'hier, et, quoique je fusse dans un trouble extrême, rien ne m'échappait : la plus légère nuance, le petit point noir au coin du menton, l'imperceptible duvet aux commissures des lèvres, le velouté du front, l'ombre tremblante des cils sur les joues, je saisisais tout avec une lucidité étonnante.

A mesure que je la regardais, je sentais s'ouvrir dans moi des portes qui jusqu'alors avaient été fermées ; des soupiraux obstrués se débouchaient dans tous les sens et laissaient entrevoir des perspectives inconnues ; la vie m'apparaissait sous un aspect tout autre ; je venais de naître à un nouvel ordre d'idées. Une angoisse effroyable me tenaillait le cœur ; chaque minute qui s'écoulait me semblait une seconde et un siècle. La cérémonie avançait cependant, et j'étais emporté bien loin du monde dont mes désirs naissants assiégeaient furieusement l'entrée. Je dis oui cependant, lorsque je voulais dire non, lorsque tout en moi se révoltait et protestait contre la violence que ma langue faisait à mon âme : une force occulte m'arrachait malgré moi les mots du gosier.

Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, 1869

Le 15 septembre 1840, sur un bateau, La Ville-de-Montereau, qui descend la Seine depuis Paris jusqu'au Havre, Frédéric Moreau, un bachelier de dix-huit ans, rencontre une femme...

« Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites »

EI JAMES, *Cinquante nuances de Grey*, 2012.

Jeune diplômée en littérature, Anastasia Steele, fait une interview très maladroite de l'homme d'affaires, Christian Grey, pour le journal du lycée.

Il soutient mon regard sans ciller. Mon cœur s'emballer et je rougis de nouveau. Pourquoi me déstabilise-t-il autant ? Serait-ce son incroyable beauté ? La façon dont ses yeux s'enflamment lorsqu'il me regarde, ou dont son index caresse sa lèvre inférieure ? Si seulement il pouvait arrêter de faire ça...

— De plus, on n'acquiert un pouvoir immense que si on est persuadé d'être né pour tout contrôler, reprend-il d'une voix douce.

— Vous avez le sentiment de détenir un pouvoir immense ?

Espèce de maniaque du contrôle.

— J'ai plus de quarante mille salariés, mademoiselle Steele. Cela me confère de grandes responsabilités - autrement dit, du pouvoir. Si je décidais du jour au lendemain que l'industrie des télécommunications ne m'intéressait plus et que je vendais mon entreprise, vingt mille personnes auraient du mal à boucler leurs fins de mois.

Je reste bouche bée, sidérée par un tel manque d'humilité.

— Vous n'avez pas de comptes à rendre à votre conseil d'administration ?

— Mon entreprise m'appartient. Je n'ai aucun compte à rendre à qui que ce soit. Il hausse un sourcil. Évidemment, je l'aurais su si je m'étais documentée. Mais merde,

qu'est-ce qu'il est arrogant. Je change de tactique.

— Quels sont vos centres d'intérêt en dehors du travail ?

— J'ai des centres d'intérêt variés, mademoiselle Steele, dit-il en esquissant un sourire.

Très variés. Je ne sais pas pourquoi, mais la façon dont il me fixe me déconcerte et me trouble. C'est comme s'il avait une idée derrière la tête.

— Que faites-vous pour vous détendre ? — Me détendre ? Il sourit, découvrant des dents si blanches et si parfaites que j'en ai le souffle coupé. Il est vraiment beau. Personne ne devrait avoir le droit d'être aussi beau.

— Eh bien, pour me « détendre », comme vous dites, je fais de la voile, je pilote un avion, je m'adonne à diverses activités physiques. Je suis très riche, mademoiselle Steele, et j'ai des passe-temps onéreux et passionnants.

THÉORIE SUR LA PREMIÈRE RENCONTRE AMOUREUSE

Jean ROUSSET, *Leurs yeux se rencontrèrent*, 1981 (extraits)

« Mon thème est une scène, rien de plus : quelques lignes, parfois beaucoup de pages, c'est peu dans la continuité d'un roman ; c'est beaucoup si l'on admet qu'elles constituent une scène-clé, à laquelle se suspend la chaîne narrative, c'est beaucoup aussi dès que l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de notre trésor littéraire, la scène de rencontre est partout – ou presque. Une tradition tenace la répète depuis deux millénaires, non sans variantes, écarts ou amplifications. On ne peut s'empêcher d'en reconnaître le caractère quasi-rituel ; elle appartient de droit au code romanesque, elle y figure avec son cérémonial et ses protocoles.

Cette forme fixe est liée à une situation fondamentale : le face à face qui joint les héros au couple principal, la mise en présence de ceux qui se voient pour la première fois. Il s'agit d'une unité dynamique, destinée à entrer en corrélation avec d'autres unités et déclenchant un engrenage de conséquences proches et lointaines : autres rencontres, séparations et retours, quête ou attente, perte momentanée ou définitive... L'évènement raconté est à la fois inaugural et causal ; on a le droit de traiter la scène de première vue comme une fonction, étant donné son pouvoir d'engendrement et d'enchaînement, et comme une figure qui a sa place consacrée dans la rhétorique romanesque. L'action qu'elle met en œuvre est différente de toute autre, dans la mesure où, plus qu'une autre, elle pose un commencement et détermine des choix qui retentiront sur l'avenir du récit et sur celui des personnages ; ceux-ci la subissent le plus souvent comme un ouragan et une rupture, parfois comme un investissement lent ; ils l'éprouvent toujours (du moins l'un d'entre eux) comme une naissance et comme un engagement qui les entraîne malgré eux [...].

Ainsi que je l'ai annoncé, je vais tenter de construire l'instrument sans lequel il ne peut être question d'aller de l'avant. Modèle ou grille, il s'obtiendra par abstraction et mise en forme des constantes qui organisent la scène de rencontre [...] »

« 1. *L'effet* : [...] Avec des degrés divers dans la violence, il est rare que ne soit pas notée fortement cette impression première produite par la vision de l'un sur l'autre, mutuelle ou non ; on multiplie les termes d'intensité : surprise, éblouissement, saisissement, anéantissement... parfois dans leur version négative : vertige, voire peur ou malaise ; c'est toujours la soudaineté d'un choc, d'une irruption, d'une rupture. Si tous les auteurs n'endossent pas littéralement « le légendaire coup de foudre », l'effet n'en est pas moins marqué, même s'il est parfois atténué, sous-jacent, censuré ou retardé. Sous une forme ou une autre, on s'en passerait difficilement : il contient la charge affective qui propulse le récit et porte la lecture.

2. *L'échange* : j'entends par là toute espèce de communication, entre les partenaires, d'un message qui peut être manifeste ou latent, direct ou oblique, volontaire ou non ; c'est sur ce point qu'importent les positions des héros l'un par rapport à l'autre, telles que la mise en place les a préalablement déterminées. Selon que ces positions sont proches ou éloignées, libres ou séparées, l'échange se fera par émission de paroles ou par production de signes non linguistiques : regards, gestes, mimiques, attitudes, déplacements... Les indices peuvent être conscients ou non : pâleur, rougeur, larmes, évanouissement, aphasie ou simple silence, regards enfin dont le « langage » le plus souvent involontaire, est constamment invoqué par les auteurs.

3. Enfin, *le franchissement*, c'est-à-dire l'annulation de la distance qui est, par définition, toujours interposée [...]. On comprend que sur ce troisième trait dynamique, les positions des acteurs soient déterminantes aussi : proches ou lointains, séparés ou non par des écrans – qui peuvent être culturels aussi bien que physiques – il leur sera plus ou moins aisé de se rapprocher. On peut systématiser le franchissement de la façon suivante : impossible, difficile ou réalisable ; dans ce dernier cas, il sera réalisé ou suspendu. Contact physique, symbolique ou parlé, les modalités du franchissement sont donc multiples [...] »

SÉQUENCE N° 5 FEMMES MEURTRIÈRES AU THÉÂTRE

Objet(s) d'étude : Le théâtre, texte et représentation

Problématique : Comment représentée le meurtre au théâtre, de sa conception à son exécution ? Comment le théâtre met-il en scène ce qui fut longtemps interdit ?

Première partie : l'exposé

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :

• **Groupement de textes :**

- ✓ Pierre CORNEILLE, *Médée*, 1635, I, 4, extrait
- ✓ Jean RACINE, *Britannicus*, 1669, IV, 2, extrait
- ✓ Jean GENET, *Les Bonnes*, 1947, extrait

Seconde partie : l'entretien

Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :

- Comprendre ce qu'est la théâtralité, le travail de la mise en scène
- Le théâtre classique et le théâtre moderne

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

○ **Œuvre intégrale :**

- ✓ Victor HUGO, *Lucrèce Borgia*, 1833
- ✓ Jean GENET, *Les Bonnes*, 1947

○ **Documents complémentaires :**

- ✓ Jean RACINE, *Phèdre*, IV, 7, extrait
- ✓ Jean GENET, « Comment jouer *Les Bonnes* »

○ **Mise en scène**

- ✓ David BOBÉE, *Lucrèce Borgia*, 2014
- ✓ [Jacques Vincey, *Les Bonnes*, 2012](#)

Texte 1. Pierre CORNEILLE (1606-1684), *Médée* (1635) ♦ I, 4

Médée, selon le mythe antique, aide le beau Jason et les Argonautes venus chercher la Toison d'or en Colchide. Elle trahit pour cela son père et tue l'un de ses frères. La magicienne et meurtrière aura deux fils de Jason, avec qui elle a fui. Mais celui-ci la délaisse pour Créüse, fille du roi de Corinthe. Pour se venger, elle tue leurs deux enfants. Corneille reprend le mythe et présente ici la fureur de Médée découvrant qu'elle est trompée par Jason.

Médée

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée¹,
 Dieux garants de la foi² que Jason m'a donnée,
 Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur³
 Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
 Voyez de quel mépris vous traite son parjure⁴,
 Et m'aidez à venger cette commune injure :
 S'il me peut aujourd'hui chasser impunément⁵,
 Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment⁶.
 Et vous, troupe savante en noires barbaries⁷,
 Filles de l'Achéron⁸, pestes, larves, Furies⁹,
 Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit¹⁰
 Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
 Sortez de vos cachots¹¹ avec les mêmes flammes
 Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes ;
 Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers¹² ;
 Pour mieux agir pour moi faites trêve¹³ aux enfers.
 Apportez-moi du fond des antres de Mégère¹⁴
 La mort de ma rivale, et celle de son père,
 Et si vous ne voulez mal servir mon courroux¹⁵,

¹ **Hyménée** : mariage.

² **Foi** : ici, fidélité amoureuse.

³ **Ardeur** : amour.

⁴ Voyez avec quel dédain son serment brisé vous considère.

⁵ **Impunément** : sans être puni.

⁶ **Ressentiment** : animosité, rancœur.

⁷ **Barbaries** : sauvageries.

⁸ **Achéron** : un des fleuves des Enfers antiques.

⁹ **Furies** : divinités persécutrices des Enfers qui se vengent des meurtriers.

¹⁰ **Notre commerce étroit** : nos relations proches.

¹¹ **Cachots** : prisons.

¹² **Fers** : chaînes.

¹³ **Faites trêve** : cessez vos combats, unissez vous.

¹⁴ **Antres de Mégère** : grottes de l'une des Furies les plus connues.

¹⁵ **Courroux** : colère.

Quelque chose de pis¹⁶ pour mon perfide¹⁷ époux :
 Qu'il coure vagabond de province en province,
 Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;
 Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
 Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse ;
 Qu'il ait regret à moi¹⁸ pour son dernier supplice ;
 Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
 Attache à son esprit un éternel bourreau.
 Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?
 S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits¹⁹ ?
 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
 Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés²⁰,
 D'un frère dans la mer les membres dispersés²¹,
 Lui font-ils présumer²² mon audace épuisée ?
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
 Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
 Tu t'abuses, Jason, je suis encor²³ moi-même.
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
 Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
 Qu'un forfait²⁴ nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
 Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
 S'égale aux premiers jours de notre mariage,
 Et que notre union, que rompt ton changement,
 Trouve une fin pareille à son commencement.
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père

¹⁶ **Pis** : pire.

¹⁷ **Perfide** : déloyal, traître.

¹⁸ **Qu'il ait regret à moi** : qu'il me regrette.

¹⁹ **Forfaits** : crimes.

²⁰ Les quatre éléments dont le cours a été forcé, perturbé.

²¹ Médée a en effet tué et démembré son frère, afin de jeter son corps dans les flots et de ralentir la course des bateaux de son père qui les pourchassaient.

²² **Présumer** : croire.

²³ L'absence de « -e » final est tolérée en poésie pour gagner une syllabe et respecter le mètre, ici de l'alexandrin.

²⁴ **Forfait** : crime atroce (celui du démembrement de son propre frère).

N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai ;
 Il faut bien autrement montrer ce que je sai²⁵ ;
 Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
 Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Texte 2. Jean RACINE (1639-1699), *Britannicus* (1669) ♦ IV, 2

Cette tragédie classique relate l'assassinat par l'empereur romain Néron de son demi-frère Britannicus pour régner. Racine s'appuie sur les écrits des historiens latins pour exposer dans cette tirade l'histoire d'Agrippine, la mère de Néron, de ses amours incestueuses avec son oncle, l'empereur Claude, qu'elle a empoisonné pour placer Néron à la tête de l'Empire. Mais son fils veut désormais s'éloigner d'elle pour gouverner seul.

Agrippine, s'asseyant.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse²⁶.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir :

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous régnez : vous savez combien votre naissance

Entre l'empire et vous avait mis de distance²⁷.

Les droits de mes aïeux²⁸, que Rome a consacrés,

Étaient même sans moi d'inutiles degrés²⁹.

Quand de Britannicus la mère condamnée³⁰

Laisa de Claudius disputer l'hyménée³¹,

Parmi tant de beautés qui briguerent son choix³²,

Qui de ses affranchis mendièrent les voix,

Je souhaitai son lit, dans la seule pensée

De vous laisser au trône où je serais placée.

Je fléchis³³ mon orgueil, j'allai prier Pallas³⁴.

Son maître³⁵, chaque jour caressé dans mes bras,

²⁵ Le « -s » final est absent pour faire rimer visuellement avec « essai ».

²⁶ On veut que je vous éclaire sur les soupçons que vous avez à mon égard.

²⁷ Néron n'est que le fils de la nièce de l'empereur Britannicus. Ce dernier étant le fils de Claude, il est plus en droit de succéder à son père.

²⁸ **Aïeux** : ancêtres.

²⁹ Mes droits ne servaient à rien pour gravir les degrés (marches) du pouvoir.

³⁰ Il s'agit de Messaline, condamnée à mort pour ses mœurs dépravées.

³¹ **Hyménée** : mariage.

³² **Briguerent son choix** : voulurent séduire Claude.

³³ **Fléchis** : fis taire.

³⁴ **Pallas** : esclave affranchi préféré de Claude.

³⁵ **Son maître** : Claude, l'empereur, oncle d'Agrippine.

Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
 L'amour où je voulais amener sa tendresse.
 Mais ce lien du sang³⁶ qui nous joignait tous deux
 Écartait Claudius d'un lit incestueux ;
 Il n'osait épouser la fille de son frère.
 Le sénat fut séduit³⁷ : une loi moins sévère
 Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
 C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :
 Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille ;
 Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné
 Et marqua de son sang ce jour infortuné.
 Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
 Qu'un jour Claude à son fils³⁸ pût préférer son gendre ?
 De ce même Pallas j'implorai le secours :
 Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
 Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
 Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
 C'est alors que chacun, rappelant le passé,
 Découvrit mon dessein³⁹ déjà trop avancé,
 Que de Britannicus la disgrâce future⁴⁰
 Des amis de son père excita le murmure⁴¹.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
 L'exil me délivra des plus séditieux⁴² ;
 Claude même, lassé de ma plainte éternelle⁴³,
 Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle⁴⁴,
 Engagé dès longtemps à suivre son destin⁴⁵,
 Pouvait du trône encor⁴⁶ lui rouvrir le chemin.

³⁶ Celui de parenté entre l'oncle et la nièce.

³⁷ **Séduit** : corrompu.

³⁸ Britannicus.

³⁹ **Dessein** : objectif.

⁴⁰ **La disgrâce future** : le fait de perdre l'estime de son père Claude pour lui succéder.

⁴¹ Les amis de Claude se manifestèrent auprès de lui pour sauver Britannicus.

⁴² **Séditieux** : révoltés, prêts à tout pour renverser Agrippine qui les envoie en exil.

⁴³ Fatigué de ma demande sans cesse renouvelée.

⁴⁴ **Zèle** : volonté farouche, ardeur à le protéger.

⁴⁵ L'entourage de Britannicus, futur successeur de l'empereur, refuse l'ascension de Néron, par intérêt politique afin d'obtenir des places de conseillers auprès du fils de Claude.

⁴⁶ L'absence de « -e » final est tolérée en poésie pour gagner une syllabe et respecter le mètre, ici de l'alexandrin.

Texte 3. Jean GENET (1910-1986), *Les Bonnes* (1947) © Gallimard

Jean Genet, écrivain scandaleux, ancien détenu et homosexuel, adapte au théâtre, même s'il s'en défend, un fait divers : celui des sœurs Papin, deux domestiques, qui, en 1933, au Mans, assassinèrent leurs maîtresses respectives. Le dramaturge met en scène deux sœurs, Solange et Claire, au service de Madame, qu'elles aiment et haïssent passionnément à la fois. Lorsque leur maîtresse s'absente, elles rejouent le même épisode : Claire s'habille en Madame et Solange, qui devient Claire, se rebelle et tente de la tuer.

Solange, *doucement d'abord.*

Je suis prête, j'en ai assez d'être un objet de dégoût. Moi aussi, je vous hais...

Claire

Doucement, mon petit, doucement...

Elle tape doucement l'épaule de Solange pour l'inciter au calme.

Solange

Je vous hais ! Je vous méprise. Vous ne m'intimidez plus. Réveillez le souvenir⁴⁷ de votre amant, qu'il vous protège. Je vous hais ! Je hais votre poitrine pleine de souffles embaumés⁴⁸. Votre poitrine... d'ivoire⁴⁹ ! Vos cuisses... d'or ! Vos pieds... d'ambre⁵⁰ ! (*Elle crache sur la robe rouge.*) Je vous hais !

Claire, *suffoquée.*

Oh ! oh ! mais...

Solange, *marchant sur elle.*

Oui madame, ma belle madame. Vous croyez que tout vous sera permis jusqu'au bout ? Vous croyez pouvoir dérober la beauté du ciel et m'en priver ? Choisir vos parfums, vos poudres, vos rouges à ongles, la soie, le velours, la dentelle et m'en priver ? Et me prendre le laitier ? Avouez ! Avouez le laitier ! Sa jeunesse, sa fraîcheur vous troublent, n'est-ce pas ? Avouez le laitier. Car Solange vous emmerde !

Claire, *affolée.*

Claire ! Claire !

Solange

Hein ?

Claire, *dans un murmure.*

Claire, Solange, Claire.

Solange

Ah ! oui, Claire. Claire vous emmerde ! Claire est là, plus claire que jamais. Lumineuse !

Elle gifle Claire.

Claire

Oh ! oh ! Claire... vous... oh !

Solange

Madame se croyait protégée par ses barricades de fleurs, sauvée par un exceptionnel destin, par le sacrifice. C'était compter sans la révolte des bonnes. La voici qui monte, madame. Elle va crever et dégonfler votre aventure. Ce monsieur⁵¹ n'était qu'un triste voleur et vous une...

⁴⁷ **Réveillez le souvenir** : accrochez-vous au souvenir.

⁴⁸ **Embaumés** : parfumés. Il s'ajoute ici une nuance morbide avec l'idée du corps embaumé.

⁴⁹ **Ivoire** : matière blanche légèrement jaune, celle des défenses des éléphants et des dents.

⁵⁰ **Ambre** : de la couleur jaune doré de l'ambre, une matière résineuse odorante.

Claire

Je t'interdis !

Solange

M'interdire ! Plaisanterie ! Madame est interdite⁵². Son visage se décompose. Vous désirez un miroir ?

Elle tend à Claire un miroir à main.

Claire, *se mirant avec complaisance*⁵³.

J'y suis plus belle ! Le danger m'auréole⁵⁴, Claire, et toi tu n'es que ténèbres...

Solange

... infernales ! Je sais. Je connais la tirade. Je lis sur votre visage ce qu'il faut vous répondre et j'irai jusqu'au bout. Les deux bonnes sont là – les dévouées servantes ! Devenez plus belle pour les mépriser. Nous ne vous craignons plus. Nous sommes enveloppées, confondues dans nos exhalaisons⁵⁵, dans nos fastes⁵⁶, dans notre haine pour vous. Nous prenons forme, madame. Ne riez pas. Ah ! surtout ne riez pas de ma grandiloquence⁵⁷...

Claire

Allez-vous-en.

Solange

Pour vous servir, encore, madame ! Je retourne à ma cuisine. J'y retrouve mes gants et l'odeur de mes dents. Le rot silencieux de l'évier. Vous avez vos fleurs, j'ai mon évier. Je suis la bonne. Vous au moins vous ne pouvez pas me souiller. Mais vous ne l'emporterez pas en paradis. J'aimerais mieux vous y suivre que de lâcher ma haine à la porte. Riez un peu, riez et priez vite, très vite ! Vous êtes au bout du rouleau ma chère ! (*Elle tape sur les mains de Claire qui protège sa gorge.*) Bas les pattes et découvrez ce cou fragile. Allez, ne tremblez pas, ne frissonnez pas, j'opère⁵⁸ vite et en silence. Oui, je vais retourner à ma cuisine, mais avant je termine ma besogne.

Elle semble sur le point d'étrangler Claire. Soudain un réveille-matin sonne. Solange s'arrête. Les deux actrices se rapprochent, émues, et écoutent, pressées l'une contre l'autre.

Déjà ?

Claire

Dépêchons-nous. Madame va rentrer. (*Elle commence à dégrafer sa robe.*) Aide-moi. C'est déjà fini, et tu n'as pas pu aller jusqu'au bout.

Solange, *l'aidant. D'un ton triste.*

C'est chaque fois pareil. Et par ta faute.

⁵¹ **Ce monsieur** : l'amant de Madame.

⁵² **Interdite** : fortement troublée. Ici, jeu de mots (une syllepse) sur la combinaison des sens littéral et figuré de cet adjectif : elle n'a pas le droit de parler et est tellement surprise qu'elle ne peut parler.

⁵³ **Complaisance** : vanité.

⁵⁴ **M'auréole** : me rend plus belle.

⁵⁵ **Exhalaisons** : respirations, haleines.

⁵⁶ **Nos fastes** : notre luxe.

⁵⁷ **Grandiloquence** : grands mots, tournures de phrases emphatiques.

⁵⁸ **J'opère** : j'agis ; ici, j'étrangle.

Comment jouer " Les Bonnes"

Furtif. C'est le mot qui s'impose d'abord. Le jeu théâtral des deux actrices figurant les deux bonnes doit être furtif. Ce n'est pas que des fenêtres ouvertes ou des cloisons trop minces laisseraient les voisins entendre des mots qu'on ne prononce que dans une alcôve, ce n'est pas non plus ce qu'il y a d'inavouable dans leurs propos qui exige ce jeu, révélant une psychologie perturbée: le jeu sera furtif afin qu'une phraséologie trop pesante s'allège et passe la rampe. Les actrices retiendront leurs gestes, chacun étant comme suspendu, ou cassé. Chaque geste suspendra les actrices. Il serait bien qu'à certains moments elles marchent sur les pointes des pieds, après avoir enlevé un ou les deux souliers qu'elles porteront à la main, avec précaution, qu'elles le posent sur un meuble sans rien cogner – non pour ne pas être entendues des voisins d'en dessous, mais parce que ce geste est dans le ton. Quelquefois, les voix aussi seront comme suspendues et cassées.

Ces deux bonnes ne sont pas des garces: elles ont vieilli, elles ont maigri dans la douceur de Madame. Il ne faut pas qu'elles soient jolies, que leur beauté soit donnée aux spectateurs dès le lever du rideau, mais il faut que tout au long de la soirée on les voie embellir jusqu'à la dernière seconde. Leur visage, au début, est donc marqué de rides aussi subtiles que les gestes ou qu'un de leurs cheveux. Elles n'ont ni cul ni seins provocants : elles pourraient enseigner la piété dans une institution chrétienne. Leur œil est pur, très pur, puisque tous les soirs elles se masturbent et déchargent en vrac, l'une dans l'autre, leur haine de Madame. Elles toucheront aux objets du décor comme on feint de croire qu'une jeune fille cueille une branche fleurie. Leur teint est pâle, plein de charme. Elles sont donc fanées, mais avec élégance! Elles n'ont pas pourri.

Pourtant, il faudra bien que la pourriture apparaisse : moins quand elles crachent que dans leurs accès de tendresse.

Les actrices ne doivent pas monter sur scène avec leur érotisme naturel, imiter les dames de cinéma. L'érotisme individuel, au théâtre, ravale la représentation. Les actrices sont donc priées, comme disent les Grecs, de ne pas poser leur con sur la table.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les passages "joués" et les passages sincères : on saura les repérer, au besoin les inventer.

Quant aux passages soi-disant "poétiques", ils seront dits comme une évidence, comme lorsqu'un chauffeur de taxi parisien invente sur-le-champ une métaphore argotique : elle va de soi. Elle s'énonce comme le résultat d'une opération mathématique: sans chaleur particulière. La dire même un peu plus froidement que le reste.

L'unité du récit naîtra non de la monotonie du jeu, mais d'une harmonie entre les parties très diverses, très diversement jouées. Peut-être le metteur en scène devra-t-il laisser apparaître ce qui était en moi alors que j'écrivais la pièce, ou qui me manquait fort : une certaine bonhomie, car il s'agit d'un conte.

"Madame", il ne faut pas l'outrer dans la caricature. Elle ne sait pas jusqu'à quel point elle est bête, à quel point elle joue un rôle, mais quelle actrice le sait davantage, même quand elle se torche le cul?

Ces dames – les Bonnes et Madame – déconnent? Comme moi chaque matin devant la glace quand je me rase, ou la nuit quand je m'emmerde, ou dans un bois quand je me crois seul : c'est un conte, c'est-à-dire une forme de récit allégorique qui avait peut-être pour premier but, quand je l'écrivais, de me dégoûter de moi-même en indiquant et en refusant d'indiquer qui j'étais, le but second d'établir une espèce de malaise dans la salle... Un conte... Il faut à la fois y croire et refuser d'y croire, mais afin qu'on y puisse croire il faut que les actrices ne jouent pas selon un mode réaliste.

Sacrées ou non, ces bonnes sont des monstres, comme nous-même quand nous nous rêvons ceci ou cela. Sans pouvoir dire au juste ce qu'est le théâtre, je sais ce que je lui refuse d'être : la description de gestes quotidiens vus de l'extérieur : je vais au théâtre afin de me voir, sur la scène (restitué en un seul personnage ou à l'aide d'un personnage multiple et sous forme de conte), tel que je ne saurais – ou n'oserais – me voir ou me rêver, et tel pourtant que je me sais être. Les comédiens ont donc pour fonction d'endosser des gestes et des accoutrements qui leur permettront de me montrer à moi-même, et de me montrer nu, dans la solitude et son allégresse.

Une chose doit être écrite : il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison – cela ne nous regarde pas.

Lors de la création de cette pièce, un critique théâtral faisait la remarque que les bonnes véritables ne parlent pas comme celles de ma pièce : qu'en savez-vous? Je prétends le contraire, car si j'étais bonne je parlerais comme elles. Certains soirs.

Car les bonnes ne parlent ainsi que certains soirs : il faut les surprendre, soit dans leur solitude, soit dans celle de chacun de nous.

Le décor des Bonnes. Il s'agit simplement, de la chambre à coucher d'une dame un peu cocotte et une peu bourgeoise. Si la pièce est représentée en France, le lit sera capitonné – elle a tout de même des domestiques – mais discrètement. Si la pièce est jouée en Espagne, en Scandinavie, en Russie, la chambre doit varier. Les robes, pourtant, seront extravagantes, ne relevant d'aucune mode, d'aucune époque. Il est possible que les deux bonnes déforment, monstrueusement, pour leur jeu, les robes de Madame, en ajoutant de fausses traînes, de faux jabot; les fleurs seront des fleurs réelles, le lit un vrai lit. Le metteur en scène doit comprendre, car je ne peux tout de même pas tout expliquer, pourquoi la chambre doit être la copie à peu près exacte d'une chambre féminine, les fleurs vraies, mais les robes monstrueuses et le jeu des actrices un peu titubant.

Et si l'on veut représenter cette pièce à Epidaure? Il suffirait qu'avant le début de la pièce les trois actrices viennent sur la scène et se mettent d'accord, sous les yeux des spectateurs, sur les recoins auxquels elles donneront les noms de : lit, fenêtre, penderie, porte, coiffeuse, etc. Puis qu'elles disparaissent, pour réapparaître ensuite selon l'ordre assigné par l'auteur.

Jean Genet
(Préface jointe à une réédition de la pièce, « L'Arbalète », 1962)

Photogrammes *Les Bonnes*, Genet, mise en scène Vincey



© Anne Gaya



© Anne Gaya



SÉQUENCE N° 6. « ENCRIER CONTRE CANON. L'ENCRIER BRISERA LES CANONS » : POÉSIE ET ENGAGEMENT**Objet(s) d'étude : L'écriture poétique et la quête du sens. La poésie du Moyen-âge à nos jours****Problématique : Comment faire de la poésie une arme de dénonciation ? Quels sont les pouvoirs de la poésie ?***Première partie : l'exposé**Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :*

- ✓ Groupement de textes :
- ✓ AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630), *Les Tragiques*, vers 349-374, 1616
- ✓ VICTOR HUGO (1802-1885), « Souvenir de la nuit du 4 », *Les Châtiments*, 1853
- ✓ RIMBAUD (1854-1891), « Le Mal », *Poésies*, 1870
- ✓ GUILLEVIC (1907-1997), « Les charniers », *Exécutoire*, 1947

*Seconde partie : l'entretien**Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :*

- Textes et documents complémentaires
 - Alphonse de LAMARTINE (1790-1869), « A Némésis », extrait, juillet 1831
 - VICTOR HUGO « Bêtise de la guerre », *L'Année terrible*, 1872.
 - RIMBAUD, « Dormeur du val », p. 368
 - MAURICE DRUON et JOSEPH KESSEL, *Chant des partisans*, hymne de la Résistance intérieure française 1944
 - Sa réécriture par [Zebda](#)
 - LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, « Poème liminaire », *Hosties noires*, 1948.

Activités complémentaires :

- Écrire un poème/slam sur un sujet de société

Première partie : l'exposé

AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630), *Les Tragiques*, vers 349-374

« Voici les doux français l'un sur l'autre enragés,
 D'âme, d'esprit, de sens et courage changés.
 Tel est l'hideux portrait de la guerre civile,
 Qui produit sous ses pieds une petite ville
 Pleine de corps meurtris en la place étendus,
 Son fleuve de noyés, ses créneaux de pendus
 Là, dessus l'échafaud qui tient toute la place,
 Entre les condamnés un élève sa face,
 Vers le ciel, lui montrant le sang fumant et chaud,
 Des premières ététés, puis s'écria tout haut,
 Haussant les mains du sang des siens ensanglantées,
 " Ô Dieu, puissant vengeur, tes mains seront ôtées
 De ton sein ,car ceci du haut ciel tu verras
 Et de cent mille morts à point te vengeras. "
 Après se vient enfler une puissante armée,
 Remarquable de fer, de feux et de fumée,
 Où les reître couverts de noir et de fureurs
 Départent des français les tragiques erreurs.
 Les deux chefs y sont pris, et leur dure rencontre,
 La défaveur du ciel à l'un et l'autre montre.
 Vous voyez la victoire, en la plaine de Dreux,
 Les deux favoriser pour ruiner les deux,
 Comme en large chemin le pantelant ivrongne,
 Ondoie ça et là, s'approchant il s'élongne,
 Ainsi les deux côtés heurte et fuit à la fois
 La victoire troublée, ivre de sang français »

VICTOR HUGO (1802-1885), « Souvenir de la nuit du 4 », *Les Châtiments*

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
 Le logis était propre, humble, paisible, honnête;
 On voyait un rameau bénit sur un portrait.
 Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
 Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
 Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
 Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
 Il avait dans sa poche une toupie en buis.
 On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.

Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
 Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
 L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
 Disant : "Comme il est blanc! approchez donc la lampe !
 Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe !"
 Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
 La nuit était lugubre; on entendait des coups
 De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
 - Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
 Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
 L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
 Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
 Hélas! ce que la mort touche de ses mains froides
 Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas!
 Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
 Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
 "Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre!
 Cria-t-elle ! monsieur, il n'avait pas huit ans !
 Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
 Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
 A tuer les enfants maintenant? Ah! mon Dieu!
 On est donc des brigands ? Je vous demande un peu,
 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre!
 Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être!
 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
 Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
 De me tuer au lieu de tuer mon enfant! "
 Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
 "Que vais-je devenir à présent, toute seule?
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
 Hélas! je n'avais plus de sa mère que lui.
 Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
 L'enfant n'a pas crié vive la République."

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre, et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires,
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.
Jersey, 2 décembre 1852

GUILLEVIC (1907-1997), « Les charniers », Exécutoire (1947)

Passez entre les fleurs et regardez :	Une vraie,
Au bout du pré c'est le charnier.	
	Jeune - et rien,
Pas plus de cent, mais bien en tas,	Rien.
Ventre d'insecte un peu géant	*
Avec des pieds à travers tout.	Le linge n'est pas
	Ce qui pourrit le plus vite.
Le sexe est dit par les souliers	On en voit par là
Les regards ont coulé sans doute ;	Durci de matières.
- Eux aussi	Il donne l'apparence
Préféraient les fleurs	De chair à cacher qui tiendraient encore.
*	*
A l'un des bords du charnier,	Combien ont su pourquoi,
Légèrement en l'air et hardie	Combien sont morts sachant,
Une jambe - de femme	Combien n'ont pas su quoi ?
Bien sûr –	
Une jambe jeune	Ceux qui auront pleuré,
Avec un bas noir	Leurs yeux sont tout pareils,
Et une cuisse	

RIMBAUD, « Le Mal », Poésies, 1870

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !... –

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

C'est des trous dans des os
Ou c'est du plomb qui fond.

*
Ils ont dit oui
A la pourriture.

Ils ont accepté,
Ils nous ont quittés.

Nous n'avons rien à voir
Avec leur pourriture.

*
On va, autant qu'on peut,
Les séparer,

Mettre chacun d'eux
Dans un trou à lui,

Parce qu'ensemble
Ils font trop de silence contre le bruit.
*

Si ce n'était pas impossible
Absolument,

On dirait une femme
Comblée par l'amour
Et qui va dormir.
*

Quand la bouche est ouverte
Ou bien ce qui en reste,

C'est qu'ils ont dû chanter,
Qu'ils ont crié victoire,

Ou c'est le maxillaire
Qui leur tombait de peur.

- Peut-être par hasard
Et la terre est entrée.

*
Il y a des endroits où l'on ne sait plus
Si c'est la terre glaise ou si c'est de la chair.

Lycée Alain-Fournier, Bourges

Et l'on est heureux que la terre, partout,
Soit pareille et colle.

*

Encore s'ils devenaient aussitôt
Des squelettes,
Aussi nets et durs
Que de vrais squelettes

Et pas cette masse
Avec la boue.

601 L, 2016-2017

*

Lequel de nous voudrait
Se coucher parmi eux

Une heure, une heure ou deux,
Simplement pour l'hommage.

*

Où est la plaie
Qui fait réponse ?

Manuel : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

Où est la plaie
Des corps vivants ?

Ici ou là, jamais
Ne reposera

Où est la plaie –
Pour qu'on la vole,

Ce qui reste
Ce qui restera
De ces corps-là.

Qu'on la guérisse.

*

Ici
Ne repose pas,

Seconde partie : l'entretien
LAMARTINE (1790-1869), « A Némésis », extrait, juillet 1831

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
 S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
 Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
 Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
 Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
 Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
 Que chaque citoyen regarde si la flamme
 Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires (hommes à gages)
 En secouant leur torche aiguissent leurs poignards,
 Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
 Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
 C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
 C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
 Et de défendre au moins de la voix et du geste
 Rome, les dieux, la liberté !

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !
 Nos mères nous ont faits tous du même limon,
 La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
 Les fibres de nos coeurs vibrent au même son !
 Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
 Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
 Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
 Esaü de la liberté ? (...)

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
 Tu crois qu'un sang d'ilote (esclave à Sparte) est assez pur pour moi,
 Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
 L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
 Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire

Est un prix assez noble aux coeurs tels que le mien,
 Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
 A toi l'âme du citoyen ?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
 Cet éternel soupir des généreux mortels,
 Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
 Que la liberté monte à ses premiers autels ?
 Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épaule,
 Et que nous adorons notre honte et nos fers
 Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
 Sur l'autel d'airain que tu sers ?

VICTOR HUGO « Bêtise de la guerre »

Ouvrière sans yeux, Pénélope imbécile,
Berceuse du chaos où le néant oscille,
Guerre, ô guerre occupée au choc des escadrons,
Toute pleine du bruit furieux des clairons,
Ô buveuse de sang, qui, farouche, flétrie,
Hideuse, entraîne l'homme en cette ivrognerie,
Nuée où le destin se déforme, où Dieu fuit,
Où flotte une clarté plus noire que la nuit,
Folle immense, de vent et de foudres armée,
A quoi sers-tu, géante, à quoi sers-tu, fumée,
Si tes écroulements reconstruisent le mal,
Si pour le bestial tu chasses l'animal,
Si tu ne sais, dans l'ombre où ton hasard se vautre,
Défaire un empereur que pour en faire un autre ?

Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit

MAURICE DRUON & JOSEPH KESSEL, *Chant des partisans*, hymne de la Résistance intérieure française 1944

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades !
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères,
La haine à nos trouses et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves ;
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève.

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe ;
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place ;
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes ;
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, « **Poème liminaire** », *Hosties noires*,

Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang ?

Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux

Je ne laisserai pas — non ! — les louanges de mépris vous enterrer furtivement.

Vous n'êtes pas des pauvres aux poches vides sans honneur

Mais je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France.

Car les poètes chantaient les fleurs artificielles des nuits de Montparnasse

Ils chantaient la nonchalance des chalands sur les canaux de moire et de simarre

Ils chantaient le désespoir distingué des poètes tuberculeux

Car les poètes chantaient les rêves des clochards sous l'élégance des ponts blancs

Car les poètes chantaient les héros, et votre rire n'était pas sérieux, votre peau noire pas classique.

Ah ! ne dites pas que je n'aime pas la France — je ne suis pas la France, je le sais —

Je sais que ce peuple de feu, chaque fois qu'il a libéré ses mains

A écrit la fraternité sur la première page de ses monuments

Qu'il a distribué la faim de l'esprit comme de la liberté

À tous les peuples de la terre conviés solennellement au festin catholique.

Ah ! ne suis-je pas assez divisé ? Et pourquoi cette bombe

Dans le jardin si patiemment gagné sur les épines de la brousse ?

Pourquoi cette bombe sur la maison édiflée pierre à pierre ?

Pardonne-moi, Sira-Badr⁵⁹, pardonne étoile du Sud de mon sang

Pardonne à ton petit-neveu s'il a lancé sa lance pour les seize sons du sorong⁶⁰

Notre noblesse nouvelle est non de dominer notre peuple, mais d'être son rythme et son cœur

1948.

Non de pâître les terres, mais comme le grain de millet de pourrir dans la terre

Non d'être la tête du peuple, mais bien sa bouche et sa trompette.

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang

Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la glace et la mort ?

Paris, avril 1940

⁵⁹ Princesse qui vécut au XIV^e siècle, sœur des princes guelwars qui partirent dans le Saloum pour fonder les premiers royaumes sérères.

⁶⁰ **Sorong**, sorte de kora (instrument de musique) peul.

SÉQUENCE N° 7. LE MYTHE HUGOLIEN DE LUCRÈCE DANS *LUCRÈCE BORGIA*, 1833.

Objet(s) d'étude : Le théâtre, texte et représentation

Problématique : Comment Hugo fait-il de la personne de Lucrèce un personnage romantique ?

Première partie : l'exposé

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique, édition Hatier

- ✓ acte II, première partie, scène 2, extrait
- ✓ acte II, première partie, scène 6, extrait
- ✓ acte III, scène 3, extrait

Seconde partie : l'entretien

Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :

- ✓ Le drame romantique
- ✓ Lucrèce, un personnage historique
- ✓ Mettre en scène un drame hugolien au XXIème siècle

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

• Textes et documents complémentaires

- ✓ Lecture d'image : Veneto, *Portrait de femme*
- ✓ Pierre CORNEILLE, *Médée*, 1635, I, 4, extrait
- ✓ Jean RACINE, *Britannicus*, 1669, IV, 2, extrait
- ✓ Jean Racine, *Phèdre*, 1677, IV, 7, extrait
- ✓ Jean GENET, *Les Bonnes*, 1947, extrait
- ✓ Note d'intention de Lucie Berelowitsch, 2011
- ✓ Note d'intention de David Bobée
- ✓ Mise en scène de David Bobée, *Lucrèce Borgia*, 2014

Lecture analytique 1. Acte II, première partie, scène 2 Don Alphonse, doña Lucrezia

DOÑA LUCREZIA, *entrant avec impétuosité*⁶¹.

Monsieur, Monsieur, ceci est indigne, ceci est odieux, ceci est infâme. Quelqu'un de votre peuple, – savez-vous cela, don Alphonse ? – vient de mutiler⁶² le nom de votre femme gravé au-dessous de mes armoiries de famille sur la façade de votre propre palais. La chose s'est faite en plein jour, publiquement, par quoi ? je l'ignore, mais c'est bien injurieux et bien téméraire⁶³. On a fait de mon nom un écriteau d'ignominie⁶⁴, et votre populace⁶⁵ de Ferrare, qui est bien la plus infâme populace de l'Italie, Monseigneur, est là qui ricane autour de mon blason comme autour d'un pilori⁶⁶. – Est-ce que vous vous imaginez, don Alphonse, que je m'accommode de cela, et que je n'aimerais pas mieux mourir en une fois d'un coup de poignard qu'en mille fois de la piqûre envenimée du sarcasme et du quolibet⁶⁷ ? Pardieu, Monsieur, on me traite étrangement dans votre seigneurie de Ferrare ! Ceci commence à me lasser, et je vous trouve l'air trop gracieux et trop tranquille pendant qu'on traîne dans le ruisseau de votre ville la renommée de votre femme, déchiquetée à belles dents par l'injure et la calomnie. Il me faut une réparation éclatante de ceci⁶⁸, je vous en préviens, Monsieur le duc. Préparez-vous à faire justice. C'est un événement sérieux qui arrive là, voyez-vous ? Est-ce que vous croyez par hasard que je ne tiens à l'estime de personne au monde, et que mon mari peut se dispenser d'être mon chevalier ? Non, non, Monseigneur, qui épouse protège. Qui donne la main donne le bras⁶⁹. J'y compte. Tous les jours, ce sont de nouvelles injures, et jamais je ne vous en vois ému. Est-ce que cette boue dont on me couvre ne vous éclabousse pas, don Alphonse ? Allons, sur mon âme, courroucez-vous⁷⁰ donc un peu, que je vous voie, une fois dans votre vie, vous fâcher à mon sujet, Monsieur ! Vous êtes amoureux de moi, dites-vous quelquefois ! soyez-le donc de ma gloire. Vous êtes jaloux ? soyez-le de ma renommée ! Si j'ai doublé par ma dot⁷¹ vos domaines héréditaires ; si je vous ai apporté en mariage, non seulement la rose d'or⁷² et la bénédiction du Saint-Père, mais, ce qui tient plus de place sur la surface du monde, Sienna, Rimini, Cesena, Spolète et Piombino⁷³, et plus de villes que vous n'aviez de châteaux, et plus de duchés que vous n'aviez de baronnies⁷⁴ ; si j'ai fait de vous le plus puissant gentilhomme de l'Italie, ce n'est pas une raison, Monsieur, pour que vous laissiez votre peuple me railler, me publier⁷⁵ et m'insulter ; pour que vous laissiez votre Ferrare montrer du doigt à toute l'Europe votre femme plus méprisée et plus bas placée que la servante des valets de vos palefreniers⁷⁶ ; ce n'est pas une raison, dis-je, pour que vos sujets ne puissent me voir passer au milieu d'eux sans dire : – Ha ! cette femme !... – Or, je vous le déclare, Monsieur, je veux que le crime d'aujourd'hui soit recherché et notablement⁷⁷ puni, ou je m'en plaindrai au pape, je m'en plaindrai au Valentinois qui est à Forlì⁷⁸ avec quinze mille hommes de guerre ; et voyez maintenant si cela vaut la peine de vous lever de votre fauteuil !

⁶¹ **Impétuosité** : fougue, ardeur.

⁶² **Mutiler** : endommager gravement.

⁶³ **Téméraire** : trop hardi.

⁶⁴ **On a fait de mon nom un écriteau d'ignominie** : on a déshonoré mon nom.

⁶⁵ **Populace** : (péjoratif) peuple.

⁶⁶ **Pilori** : poteau auquel étaient attachés les condamnés sur la place publique pour marquer leur infamie.

⁶⁷ **Du sarcasme et du quolibet** : de la raillerie blessante et moqueuse répandu publiquement.

⁶⁸ **Il me faut une réparation éclatante de ceci** : il faut que l'on répare mon déshonneur avec publicité, que cela soit su de tous.

⁶⁹ **Qui donne la main donne le bras** : qui épouse (donner la main) doit aussi protéger par son épée (le bras armé).

⁷⁰ **Courroucez-vous** : fâchez-vous, révoltez vous.

⁷¹ **Dot** : somme d'argent ou biens qu'apporte une femme quand elle se marie.

⁷² **Rose d'or** : ornement béni par le pape pour honorer certains souverains.

⁷³ Liste de villes italiennes importantes liées au clan Borgia.

⁷⁴ **Duchés, baronnies** : domaines du duc, du baron. Le baron est en dernière position de la noblesse et le duc dans les premières.

⁷⁵ **Me publier** : parler de moi en public.

⁷⁶ **Palefreniers** : serviteurs qui s'occupent des chevaux.

⁷⁷ **Notablement** : grandement.

Lecture analytique 2. Scène 6, DoÑA LUCREZIA, GENNARO

On voit toujours dans le compartiment Rustighello immobile derrière la porte masquée.

DoÑA LUCREZIA

Gennaro ! – vous êtes empoisonné !

GENNARO

Empoisonné, Madame !

DoÑA LUCREZIA

Empoisonné !

GENNARO

J'aurais dû m'en douter, le vin étant versé par vous.

DoÑA LUCREZIA

Oh ! ne m'accablez pas, Gennaro. Ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste et dont j'ai besoin encore pour quelques instants. Écoutez-moi. Le duc est jaloux de vous, le duc vous croit mon amant. Le duc ne m'a laissé d'autre alternative que de vous voir poignarder devant moi par Rustighello, ou de vous verser moi-même le poison. Un poison redoutable, Gennaro, un poison dont la seule idée fait pâlir tout Italien qui sait l'histoire de ces vingt dernières années.

GENNARO

Oui, le poison des Borgia !

DoÑA LUCREZIA

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le pape, monsieur de Valentinois et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture. Cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres, et vous êtes sauvé !

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro, il recule.

GENNARO, *la regardant fixement.*

Madame, qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui est du poison ?

DoÑA LUCREZIA, *tombant anéantie sur le fauteuil.*

Ô mon Dieu ! mon Dieu !

GENNARO

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia ? Est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet ? Oui, je sais un peu d'histoire. On lui fit accroire⁷⁹, à lui aussi, qu'il était empoisonné par Charles VIII, et on lui donna un contre-poison, dont il mourut. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle !

DoÑA LUCREZIA

Misérable femme que je suis !

GENNARO

⁷⁸ Périphrase désignant son frère César Borgia.

⁷⁹ **Accroire** : croire.

Établissement : Lycée Alain-Fournier, Bourges Classe : 601 L

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

Écoutez, Madame, je ne me méprends pas à vos semblants d'amour⁸⁰. Vous avez quelque sinistre dessein⁸¹ sur moi. Cela est visible. Vous devez savoir qui je suis. Tenez, dans ce moment-ci, cela se lit sur votre visage que vous le savez, et il est aisé de voir que vous avez quelque insurmontable raison pour ne me le dire jamais. Votre famille doit connaître la mienne, et peut-être à cette heure ce n'est pas de moi que vous vous vengeriez en m'empoisonnant, mais, qui sait ? de ma mère !

DOÑA LUCREZIA

Votre mère, Gennaro ! vous la voyez peut-être autrement qu'elle n'est. Que diriez-vous si ce n'était qu'une femme criminelle comme moi ?

GENNARO

Ne la calomniez pas⁸². Oh non ! ma mère n'est pas une femme comme vous, madame Lucrece ! Oh ! je la sens dans mon cœur et je la rêve dans mon âme telle qu'elle est ; j'ai son image là, née avec moi ; je ne l'aimerais pas comme je l'aime si elle n'était pas digne de moi ; le cœur d'un fils ne se trompe pas sur sa mère. Je la haïrais si elle pouvait vous ressembler. Mais non, non. Il y a quelque chose en moi qui me dit bien haut que ma mère n'est pas un de ces démons d'inceste, de luxure et d'empoisonnement comme vous autres, les belles femmes d'à présent. Oh Dieu ! j'en suis bien sûr, s'il y a sous le ciel une femme innocente, une femme vertueuse, une femme sainte, c'est ma mère ! Oh ! elle est ainsi et pas autrement ! Vous la connaissez, sans doute, madame Lucrece, et vous ne me démentirez⁸³ point !

DOÑA LUCREZIA

Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

GENNARO

Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, Lucrece Borgia, les joies ou les douleurs d'une mère ? Vous n'avez jamais eu d'enfants, à ce qu'on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfants, si vous en aviez, savez-vous bien qu'ils vous renieraient, Madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une pareille mère ? Être le fils de Lucrece Borgia ! dire ma mère à Lucrece Borgia ! Oh !...

DOÑA LUCREZIA

Gennaro ! vous êtes empoisonné, le duc qui vous croit mort peut revenir à tout moment, je ne devrais songer qu'à votre salut et à votre évasion, mais vous me dites des choses si terribles que je ne puis faire autrement que de rester là, pétrifiée, à les entendre.

GENNARO

Madame...

DOÑA LUCREZIA

Voyons ! il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-moi sous votre mépris, mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ !

GENNARO

Que dois-je croire, Madame ? Le duc est loyal, et j'ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée⁸⁴. Vous avez à vous venger de moi.

DOÑA LUCREZIA

Me venger de toi, Gennaro ! – Il faudrait donner toute ma vie pour ajouter une heure à la tienne, il faudrait répandre tout mon sang pour t'empêcher de verser une larme, il faudrait m'asseoir au pilori pour te mettre sur un trône, il faudrait payer d'une torture de l'enfer chacun de tes moindres plaisirs, que je n'hésiterais pas, que je ne murmurerais pas, que je serais heureuse, que je baiserais tes pieds, mon Gennaro ! Oh ! tu ne sauras jamais rien de mon pauvre

⁸⁰ Je ne me trompe pas en prenant vos serments d'amour pour vrais.

⁸¹ **Sinistre dessein** : projet fatal.

⁸² **Ne la calomniez pas** : ne salissez pas sa réputation par des mensonges.

⁸³ **Démentirez** : contredirez.

⁸⁴ **Offensée** : blessée par une injure.

Établissement : Lycée Alain-Fournier, Bourges Classe : 601 L

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

misérable cœur, sinon qu'il est plein de toi ! Gennaro, le temps presse, le poison marche, tout à l'heure tu le sentirais, vois-tu ! encore un peu, il ne serait plus temps. La vie ouvre en ce moment deux espaces obscurs devant toi, mais l'un a moins de minutes que l'autre n'a d'années. Il faut te déterminer pour l'un des deux. Le choix est terrible. Laisse-toi guider par moi. Aie pitié de toi et de moi, Gennaro. Bois vite, au nom du ciel !

Lecture analytique 3, acte III, scène 3 GENNARO, DOÑA LUCREZIA

DOÑA LUCREZIA

Gennaro ! par pitié pour toi ! Tu es innocent encore. Ne commets pas ce crime !

GENNARO

Un crime ! Oh ! ma tête s'égaré et se bouleverse ! Sera-ce un crime ? Eh bien ! quand je commettrais un crime ! Pardieu ! je suis un Borgia, moi ! À genoux, vous dis-je ! ma tante ! à genoux !

DOÑA LUCREZIA

Dis-tu en effet ce que tu penses, mon Gennaro ? Est-ce ainsi que tu payes mon amour pour toi ?

GENNARO

Amour !...

DOÑA LUCREZIA

C'est impossible. Je veux te sauver de toi-même. Je vais appeler. Je vais crier.

GENNARO

Vous n'ouvrirez point cette porte. Vous ne ferez point un pas. Et quant à vos cris, ils ne peuvent vous sauver. Ne venez-vous pas d'ordonner vous-même tout à l'heure que personne n'entrât, quoi qu'on pût entendre au-dehors de ce qui va se passer ici ?

DOÑA LUCREZIA

Mais c'est lâche ce que vous faites là, Gennaro ! Tuer une femme, une femme sans défense ! Oh ! vous avez de plus nobles sentiments que cela dans l'âme ! Écoute-moi, tu me tueras après si tu veux, je ne tiens pas à la vie, mais il faut bien que ma poitrine déborde⁸⁵, elle est pleine d'angoisse de la manière dont tu m'as traitée jusqu'à présent. Tu es jeune, enfant, et la jeunesse est toujours trop sévère. Oh ! si je dois mourir, je ne veux pas mourir de ta main. Cela n'est pas possible, vois-tu, que je meure de ta main. Tu ne sais pas toi-même à quel point cela serait horrible. D'ailleurs, Gennaro, mon heure n'est pas encore venue. C'est vrai, j'ai commis bien des actions mauvaises, je suis une grande criminelle ; et c'est parce que je suis une grande criminelle qu'il faut me laisser le temps de me reconnaître et de me repentir. Il le faut absolument, entends-tu, Gennaro ?

GENNARO

Vous êtes ma tante. Vous êtes la sœur de mon père. Qu'avez-vous fait de ma mère, madame Lucrece Borgia ?

DOÑA LUCREZIA

Attends ! attends ! Mon Dieu, je ne puis tout te dire. Et puis, si je te disais tout, je ne ferais peut-être que redoubler ton horreur et ton mépris pour moi ! Écoute-moi encore un instant. Oh ! je voudrais bien que tu me reçusses repentante⁸⁶ à tes pieds ! Tu me feras grâce de la vie, n'est-ce pas ? Eh bien ! veux-tu que je prenne le voile ? Veux-tu que je m'enferme dans un cloître, dis ? Voyons, si l'on te disait : Cette malheureuse femme s'est fait raser la tête, elle couche dans la cendre, elle creuse sa fosse de ses mains, elle prie Dieu nuit et jour, non pour elle, qui en aurait besoin cependant, mais pour toi, qui peux t'en passer ; elle fait tout cela, cette femme, pour que tu abaisses un jour sur sa tête un regard de miséricorde, pour que tu laisses tomber une larme sur toutes les plaies vives

⁸⁵ **Que ma poitrine déborde** : que mon cœur s'exprime.

⁸⁶ **Repentante** : reconnaissant mes péchés, mes fautes.

Établissement : Lycée Alain-Fournier, Bourges Classe : 601 L

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

de son cœur et de son âme, pour que tu ne lui dises plus, comme tu viens de le faire avec cette voix plus sévère que celle du jugement dernier : Vous êtes Lucrece Borgia ! Si l'on te disait cela, Gennaro, est-ce que tu aurais le cœur de la repousser ? Oh ! grâce ! ne me tue pas, mon Gennaro ! Vivons tous les deux, toi pour me pardonner, moi pour me repentir ! Aie quelque compassion de moi ! Enfin, cela ne sert à rien de traiter sans miséricorde une pauvre misérable femme qui ne demande qu'un peu de pitié ! – Un peu de pitié ! Grâce de la vie ! – Et puis, vois-tu bien, mon Gennaro, je te le dis pour toi, ce serait vraiment lâche ce que tu ferais là, ce serait un crime affreux, un assassinat ! Un homme tuer une femme ! un homme qui est le plus fort ! Oh ! tu ne voudras pas ! tu ne voudras pas !

GENNARO, *ébranlé*.

Madame...

DOÑA LUCREZIA

Oh ! je le vois bien, j'ai ma grâce ! Cela se lit dans tes yeux. Oh ! laisse-moi pleurer à tes pieds !

UNE VOIX, *au-dehors*.

Gennaro !

GENNARO

Qui m'appelle ?

LA VOIX

Mon frère Gennaro !

GENNARO

C'est Maffio !

LA VOIX

Gennaro ! Je meurs ! Venge-moi !

GENNARO, *relevant le couteau*.

C'est dit. Je n'écoute plus rien. Vous l'entendez, Madame, il faut mourir !

DOÑA LUCREZIA, *se débattant et lui retenant le bras*.

Grâce ! grâce ! Encore un mot !

GENNARO

Non !

DOÑA LUCREZIA

Pardon ! Écoute-moi !

GENNARO

Non !

DOÑA LUCREZIA

Au nom du ciel !

GENNARO

Non !

Il la frappe.

DOÑA LUCREZIA

Ah !... tu m'as tuée ! – Gennaro ! je suis ta mère.

Texte complémentaire : la mort de l'héroïne tragique

Jean RACINE (1639-1699), *Phèdre* (1677) V, 7

Phèdre, victime des dieux, est condamnée à aimer son beau-fils Hippolyte, fils d'une première union de son mari Thésée et de l'amazone Antiope. Croyant que son mari Thésée, parti sauver un ami aux Enfers, est mort, et suivant le conseil de sa nourrice Œnone, elle avoue son amour à Hippolyte. Thésée resurgit et Œnone, pour sauver sa maîtresse, accuse Hippolyte d'avoir tenté de séduire Phèdre. Il est alors banni et meurt. Ne pouvant supporter sa culpabilité, Phèdre boit un poison et révèle la vérité à Thésée.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'était point coupable.

PHÈDRE

Ah père infortuné⁸⁷ !

Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée...

THÉSÉE

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui sur ce fils chaste⁸⁸ et respectueux
Osai jeter un œil profane⁸⁹, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein⁹⁰ une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte instruit de⁹¹ ma fureur
Ne découvrit un feu⁹² qui lui faisait horreur.
La perfide⁹³ abusant de ma faiblesse extrême
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux⁹⁴
A cherché dans les flots un supplice trop doux⁹⁵.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée⁹⁶.
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée⁹⁷.

PHÈDRE

⁸⁷ **Infortuné** : malchanceux, au sens fort, de celui qui subit le mauvais sort de la Fortune.

⁸⁸ **Chaste** : pur et vierge.

⁸⁹ **Profane** : ici, pervers, qui porte atteinte à la sacralité du jeune homme, abîme son honneur.

⁹⁰ **Sein** : cœur.

⁹¹ **Instruit de** : connaissant.

⁹² **Feu** : amour.

⁹³ **Perfide** : déloyale.

⁹⁴ **Courroux** : colère.

⁹⁵ En se noyant a fui une mort qui aurait dû être plus atroce.

⁹⁶ J'aurais déjà dû me suicider avec une épée (le fer).

⁹⁷ **Gémir la vertu soupçonnée** : ici, souffrir Hippolyte.

Établissement : Lycée Alain-Fournier, Bourges Classe : 601 L

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant⁹⁸ jette un froid inconnu.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel, et l'époux que ma présence outrage⁹⁹.
Et la mort à mes yeux déroband la clarté
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.

Note d'intention de Lucie Berelowitsch, 2011, extrait :

Lucrece Borgia a été écrite par Victor Hugo lorsqu'il avait mon âge.

Elle porte en elle la jeunesse et la provocation. Provocation et revendication de sa liberté d'écrivain parce qu'elle arrive tout juste après la censure de sa pièce *Le Roi s'amuse*, qui n'a pu être jouée que pour une seule représentation.

C'est aussi une pièce très sensuelle, sur le désir, sur l'inconscient, sur les forces de vie et de mort. Sur des émotions premières.

Si l'on part du principe que chaque pièce pour Hugo représente une expérience de pensée, *Lucrece Borgia* questionne la position de la femme dans une société patriarcale et phallogratique, montre la femme s'émancipant de l'homme.

Si *Lucrece* est monstrueuse, peut-être est-ce avant tout un effet de la monstruosité de ces hommes autour d'elle, de ses frères et de son père le pape, et lorsqu'elle aspire à une rédemption possible, elle est rattrapée par son nom, son histoire, par ce qu'elle représente dans la société.

Note d'intention de David Bobée, 2014, extrait

Après avoir abordé l'œuvre de Shakespeare avec "Hamlet" en 2010 et "Roméo et Juliette" en 2012 aux Subsistances pour la Biennale de la Danse de Lyon puis la poésie d'Ovide avec la création des Métamorphoses au Gogol Center de Moscou, c'est aujourd'hui dans l'écriture de Victor Hugo, que j'entends me plonger. Il y a pour moi comme une filiation dans ces différentes œuvres qui ont marqué l'histoire de la littérature. Des écritures bouillonnantes, empruntes de tragique, mouvantes, en transformation. Elles ont interrogé et fait avancer les codes de leurs époques préférant le mouvement aux canons trop figés. C'est dans ces écritures libres que j'aime m'engouffrer avec les outils qui sont les miens, ceux de mon époque, ceux que j'ai affirmé tout au long de mes créations contemporaines : la pluridisciplinarité, le mélange de théâtre, de danse, de cirque, de vidéo, les nouvelles technologies, les lumières des scénographies et les distributions issues de la diversité intégrant des acteurs de différentes origines. Ces éléments constitutionnels de mon théâtre, je les mets aujourd'hui au service de ces grands textes, de leurs enjeux littéraires et du jeu d'acteur. J'entends servir ces textes "monuments" avec un savoir faire du XXIème siècle afin de leur rendre la grande popularité, la grande accessibilité qui étaient leurs en leur temps. Shakespeare réalisait un théâtre populaire, on écrivait des citations d'Ovide sur les murs des cités, Hugo, auteur du peuple par excellence, a créé avec "*Lucrece Borgia*", son plus grand succès théâtral, non pas à la Comédie Française pour l'élite mais au Théâtre de la porte St. Martin pour le peuple.

Il a rédigé cette pièce rapidement, passionnément, poussé par la mauvaise réception des représentations du Roi s'amuse au Français, en réaction face à la censure qu'il venait de subir. *Le Roi s'amuse* montrait la monstruosité d'un homme du peuple sauvé par la paternité en s'opposant à la vulgarité des princes de France ; "*Lucrece Borgia*" dévoile la monstruosité morale de l'aristocratie en cette figure de femme sanguinaire pure produit des vices de son époque, sauvée par le fait d'être aussi une mère.

⁹⁸ **Expirant** : qui se meurt.

⁹⁹ **Outrage** : insulte.

Établissement : **Lycée Alain-Fournier, Bourges** Classe : 601 L

Manuel utilisé : **Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011**

Le texte d'Hugo est passionnant par la virtuosité de la langue qui s'y déploie, par les figures monstrueuses qu'il décrit : Lucrece mais aussi son époux, son tueur de serviteur, le groupe de jeunes gens décadents et même Gennaro, héros positif qui finira monstre lui-même, empoisonné par l'atavisme dont il est la victime. Belle galerie de portraits, galerie de monstres.

L'histoire qui se raconte dans cette œuvre est une grande histoire, elle retrace les frasques de la famille Borgia (en partie fantasmée par Hugo) et ce, de manière romanesque en s'inspirant de la liberté du drame shakespearien et des passions des tragédies antiques. C'est une histoire puissante, apte à fédérer un large public captivé par la maîtrise incontestable d'Hugo pour la narration.

L'histoire est celle d'une mère, femme monstre, dévorante en quête de rédemption dans l'amour qu'elle porte à son fils qui, lui, ignore sa filiation et qui tout au long du récit ne peut nommer celle qu'il déteste plus que tout, Lucrece Borgia. Elle, qui est pourtant celle qu'il ne peut qu'aimer : sa mère.

Lorsque celle-ci finira par se dévoiler afin de sauver son fils, il la tuera se révélant ainsi fils héritier d'un nom et de la monstruosité qui l'accompagne.

Un texte foisonnant de situations sublimes et de tableaux visuellement captivants. Le carnaval de l'ouverture, la scène d'humiliation publique de la femme-bête à la fin de l'acte I, le duel de monstres entre Lucrece et son époux, l'inscription BORGIA sur la façade de la demeure qui une fois mutilée de sa première lettre fait résonner l'insulte ORGIA faite à la maîtresse des lieux, le banquet du dernier acte où les jeunes gens s'enivrent de vin, de sexe et de violence, jusqu'au dénouement du piège final qui fait apparaître les 5 cercueils des jeunes hommes condamnés par le poison des Borgia ou le double meurtre de Gennaro et de sa mère. [...]

Mon idée pour conclure est de proposer une œuvre populaire à la puissance littéraire indéniable, servie par de grands acteurs de théâtres capables de porter une telle langue (surtout en extérieur) et accompagnés pour les rôles plus périphériques des danseurs et des acrobates dont les présences et les apports artistiques marquent la singularité du théâtre que je défends : un théâtre généreux, ouvert sur les autres disciplines spectaculaires, ouvert sur le monde et sa diversité de langues, d'accents, de cultures, d'origines, de pratiques. Un théâtre populaire au sens le plus noble du terme apte à toucher le public dans sa propre diversité, capable d'offrir différentes strates de lecture pour le spectateur le plus exigeant comme le plus néophyte. Offrir un moment de théâtre en grand format porté par une large distribution et une esthétique forte.

"Lucrece Borgia", à Grignan, cadre magnifique pour cette histoire spectaculaire, pour ce portrait de femme seule dans un monde d'homme, que l'on découvre impitoyable, monstre sanguinaire, une bête que l'on ne peut abattre, figure du pouvoir machiavélique mais qui se détruira d'elle-même par le peu qui lui reste de son humanité : son fils.